

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

EDWARD DE WINDSOR.

Troisième article.

La politique du duc Jehan triomphait de l'opposition du parlement : l'alliance de la duchesse de Penthièvre avec Charles de Châtillon-sur-Marne plaçait la principauté de Bretagne sous la dépendance immédiate de la France, et cette forme détournée d'inféodation semblait détruire à jamais les prétentions du comte de Montfort. Le duc s'empressa d'envoyer maître Eon Roger annoncer au roi la nouvelle de ce succès inespéré. Philippe de Valois était alors au château du Louvre, près Paris; de fâcheux événements l'avaient contraint d'interrompre les travaux de construction qu'il se plaisait à diriger lui-même au château de Vincennes. Il reçut l'ambassadeur breton dans la grande salle de la tour Ferrand, et

XI.

en présence des *Francs de France* (1), des pairs ordinaires, et de plusieurs souverains, ses alliés. Il lui exprima toute la satisfaction que lui causait le vote des états; puis revenant à la pensée qui le préoccupait depuis quelque temps, il dit : « En traversant ma bonne ville de Paris, vous avez vu quelle grande agitation y règne : c'est la guerre qui s'organise, beau sire. Les troupes des hauts barons et des communes arrivent de tous côtés pour marcher et combattre sous ma bannière : que Dieu les protège et le royaume de France ! Voici près de moi mon beau cousin le roi de Navarre, mon ami le roi de Bohême, mon allié David de Bruce, que nous rétablirons sur le trône d'Écosse. »

Eon Roger fit une profonde inclination devant ce jeune et malheureux prince, qui lui tendit affectueusement la main et lui dit : « Beau sire, je n'oublierai jamais mon origine bretonne (2). »

(1) On donnait ce nom aux *pairs d'extraterritorialité*.

(2) Guéthénoc de Bruc, de Brus, de Bruz, en Bretagne (*Chroniques de Bretagne*, d'Alain-Bouchard; *Histoires de dom Morice*, dom Talandier, dom Lobineau), et le Bruce, *the Bruce* ou de Bruce, en Écosse (*Histoire d'Écosse*, de Walter Scott), était d'origine bretonne. Il suivit en Angleterre Guillaume le Conquérant, ce qui a fait supposer à Walter Scott qu'il était

— Bretagne et France! beau cousin, » dit le roi; et, prenant Eon Roger par la main, il poursuivit : « Voici les princes de mon sang, les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Berri et de Bourbon; puis le vaillant Gaston, comte de Foix, qui déjà s'est emparé de Tartasse et de six châteaux en Guienne; monsieur don Louis, héritier du trône de Castille, les barons de la chrétienté de Paris et messieurs de l'Université.

» Je n'ai point convoqué à cette assemblée, mon beau cousin le duc de Bretagne, dans la crainte que son dévouement à ma personne ne l'eût porté à retarder l'exécution du projet qu'il a su mener à bonne fin. Mais vous direz à votre souverain duc que je l'engage à conclure le plus tôt possible le mariage de sa nièce avec mon neveu, Charles de Châtillon; je l'attends à Saint-Quentin, où je serai avant quinze jours. »

Le roi se tut, et le chancelier fit signe que l'ambassadeur et sa suite pouvaient se retirer.

Ce jour-là, il y avait une brillante *monstrue d'armes* sur le Pré-aux-Clercs. Philippe de Valois devait y recevoir le serment des

d'origine normande. Guéthénoc faisait partie des deux mille lances qu'Hoël II, comte de Nantes et duc de Bretagne, fournit au duc de Normandie son beau-frère pour la conquête de l'Angleterre : ces deux mille lances étaient sous les ordres d'Alain Fergent, dit le Roux, fils aîné d'Hoël. (Dom Maurice, dom Tallandier, dom Lobineau, d'Argentré.) Guéthénoc commanda l'avant-garde de l'*ost breton* à la bataille d'Hastings (Dorion, bataille d'Hastings, poème), et reçut des terres considérables dans le comté d'York; ses enfants passèrent en Écosse, où ils fondèrent une branche dont les aînés montèrent sur le trône des Malcom. (*Vies des grands capitaines du moyen âge*, tome VII, page 61, 62.) La fille du dernier Bruce, roi d'Écosse, appelée Majorie, épousa l'intendant (Steward) du royaume de son père, et forma la branche royale des Stuarts. (*Histoire d'Écosse* de Walter Scott.)

bannières commandées par trois rois, cinq ducs souverains, six comtes et plus de quatre mille chevaliers. Des sergents de la garde, armés de boulaies d'acier, d'arcs et de carquois garnis de flèches, étaient rangés en double haie à la porte extérieure du Louvre. Dans la cour, les pages, les écuyers, les gens d'armes, faisaient tourner leurs chevaux comme dans une lice. Les écoliers des *Quatre-Nations*, curieux de voir un si beau spectacle, se ruaient sur la compagnie des sergents de la garde du roi; ceux-ci s'efforçaient de les contenir, et frappaient à coups de masse; mais le flot du populaire se soulevait aussitôt avec force, et se jetait entre les rangs des *soudoyers* et sous les pieds des chevaux, en poussant des cris confus. « Allons, vite!... les bannières et la bataille! clamaient de tous côtés les écoliers en frappant sur leurs parchemins.

— Oui, la bataille, et mort au roi du Léopard!... » répondaient plusieurs voix au milieu du tumulte. Tout à coup le silence se rétablit comme par enchantement; la foule qui se pressait devant le château et les personnes placées aux croisées se découvrirent et saluèrent... c'était le roi.

Philippe de Valois montait un cheval couvert d'une housse richement brodée. Il portait une armure entièrement dorée, et la visière relevée de son casque lui laissait à découvert tout le visage, afin que le peuple pût bien voir les traits de son roi. Aux premiers sons des trompettes, les pages, les écuyers et les sergents à cheval étaient partis au galop; le roi, escorté des hauts barons, suivait la marche des princes du sang, et passait lentement au milieu de la foule qui le saluait par des cris de joie. Au même instant, le son argentin et aigu des clairons et le mouvement des troupes se faisaient entendre dans Paris : il y avait trente mille hommes qui se dirigeaient vers le Pré-aux-Clercs.

La guerre était déclarée à l'Angleterre : voilà la réponse que Philippe de Valois avait donnée à l'évêque de Lincoln, qui

était venu lui signifier de restituer le royaume de France à Edward de Windsor. Une pareille sommation avait excité l'indignation de la cour, et les habitants de Paris, voulant se faire prompte justice, s'étaient portés en foule sur l'hôtel de l'ambassadeur d'Edward. L'évêque de Lincoln courut de grands dangers. Pour le soustraire à la colère de l'émeute, on fut obligé de lui faire prendre un déguisement, et de lui donner une escorte qui l'accompagna jusqu'aux frontières.

Si les prétentions d'Edward avaient paru offensantes à la plupart des seigneurs de la cour et des membres de l'Université, c'était plutôt un effet des circonstances que l'expression du sentiment national; car il n'y avait pas longtemps qu'ils servaient activement les intérêts du roi d'Angleterre dans le procès que ce jeune monarque soutint contre Philippe de Valois, relativement à la régence et à la succession au trône de France; et peu s'en était fallu que le jeune Edward ne posât sur son front les deux plus belles couronnes de l'univers. Voici quelques détails de cette plaidoirie célèbre qui devint la cause ou plutôt le prétexte de la rivalité entre la France et l'Angleterre, et, en même temps, servit d'autorité juridique aux prétentions du comte de Montfort, frère du duc de Bretagne.

Charles le Bel, se sentant près de mourir, fit appeler ses conseillers, Mathieu de Trie, maréchal de France; Pierre de Mége, amiral; Gilles de Soyecourt, grand bouteiller; et leur dit: « Mes fidèles, je déclare devant Dieu, qui dans peu me jugera, que je laisse la reine dans la douce espérance d'être bientôt mère. Si la Providence, en qui j'ai toujours eu foi, exauce mes vœux et vous donne un héritier, je ne doute pas que la France entière le reconnaisse pour son roi. Mais si la reine met une fille au monde, les pairs et les hauts barons auront à choisir pour le trône le prince le plus proche de moi et le plus digne de gouver-

ner. En attendant, je nomme mon cousin, Philippe de Valois, régent du royaume, de peur qu'il adienne cause de troubles et de malheurs à mon pays de France que j'ai tant aimé... Allez! poursuivit le roi en les saluant de la main, que Dieu soit toujours avec vous! »

Le lendemain du jour de cette déclaration, au moment où la cloche de Vincennes sonnait l'Angelus de midi, Charles le Bel, dernier roi de la branche aînée des Capétiens, expirait entre les bras de son ami, Jehan de Luxembourg, roi de Bohême.

A peine la nouvelle de la mort du roi se fut-elle répandue, que les états généraux se réunirent à Paris. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Clermont, de Beaumont-le-Roger, de Dreux, tous princes de la maison de France, se trouvèrent à cette assemblée, ainsi que les comtes de Flandre, de Boulogne et le connétable Gaucher de Châtillon. Parmi ces hauts et puissants seigneurs, il y en avait plusieurs qui étaient loin de vouloir se conformer religieusement aux dernières volontés du roi; l'investiture provisoire de l'autorité gouvernementale était pour eux un but d'intérêt personnel. Edward de Windsor, roi d'Angleterre, fils d'Isabelle, sœur de Charles le Bel, eut bientôt connaissance de ces dispositions, et nomma des ambassadeurs aux états généraux. Il dépensa des sommes considérables à se faire un parti et à gagner les membres les plus influents par leur position de famille ou par leur éloquence. Ses intrigues obtinrent le plus grand succès; les esprits se laissèrent persuader avec tant de facilité, que, dès la première séance du parlement, un des ambassadeurs d'Edward se crut permis de soulever la motion du droit qu'aurait le roi d'Angleterre à la succession au trône de France dans le cas d'interruption de l'hérédité masculine; et de cette supposition présomptueuse il tira la conséquence de la nomination régulière et légitime du régent. Plu-

sieurs députés se prononcèrent fortement contre cette double prétention ; mais l'ambassadeur, ne se laissant point intimider par les interpellations violentes et les sarcasmes que lui adressaient plusieurs clercs lettrés, leur dit : « Nous convenons avec vous, messieurs, que la loi salique n'admet point les femmes à la succession du trône de France, à cause de la faiblesse de leur sexe ; mais vous reconnaîtrez aussi que cette même loi salique prescrit formellement que le plus prochain hoir mâle doit succéder. Pourquoi donc, messieurs, vous déchaîner avec tant de violence contre une disposition de votre loi constitutive ? Monseigneur le roi d'Angleterre n'est-il pas le neveu de Charles le Bel, et, en vertu de ce degré de parenté, n'est-il pas aussi plus habile à hériter que Philippe de Valois ? »

Un murmure de mécontentement s'éleva du banc des communes ; mais aucun orateur ne prit la parole. Déjà des signes de satisfaction se manifestaient dans quelques parties de l'assemblée ; l'ambassadeur d'Angleterre était l'objet de félicitations tacites, et lui-même se complaisait dans l'idée d'une victoire certaine. Tout à coup une voix forte, solennelle, se fit entendre au banc des pairs du royaume, et tous les regards se portèrent de ce côté. Un prince du sang, connu par l'éclat et l'énergie de son éloquence, Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger, se tenait debout, les regards fixés sur l'ambassadeur, et lui disait : « Mylord, vous avez faussé le sens de la loi salique. Non, ce n'est point à cause de leur faiblesse que les femmes ne peuvent hériter de la couronne de France ; vous savez bien que notre histoire nationale fournit plusieurs exemples où les reines blanches (1) ont été appelées à la régence. Écoutez la réponse que je donne à votre insidieuse et fausse explication... Le parlement tenu le 22 février 1317 a déclaré

que la loi salique exclut les femmes de la succession au trône, afin que le sceptre de France ne passe jamais en des mains étrangères... Et, dans les distinctions de royaumes, votre roi est un étranger pour nous, quoique la reine d'Angleterre soit issue de la lignée de France. »

L'ambassadeur voulut répliquer ; mais sa voix ne put se faire entendre au milieu des cris, des grognements qui remplissaient la salle. Robert d'Artois reprit la parole sur l'invitation de plusieurs pairs et de tout le banc des communes. « Mylord, dit-il, vous ne pouvez élever d'objection sérieuse ; ne vous plaignez donc pas avec tant d'amertume du silence que l'on vous impose : ce silence est heureux pour vous, plus heureux encore pour votre roi. S'il était possible d'admettre l'étrange interprétation que vous donnez à l'esprit de notre loi fondamentale, j'aurais encore un obstacle à vous opposer, j'aurais une prétention à faire prévaloir contre vous ; je vous dirais que le fils du duc de Bourgogne et de Jeanne, fille de Philippe le Long, excluait votre prétendant. »

L'ambassadeur d'Angleterre s'abstint de répondre ; et comme l'agitation était à son comble, la séance fut interrompue. Il profita habilement de cette circonstance pour faire fonctionner ses agents. L'incertitude et l'insuffisance des lois, la multiplicité des coutumes, la différence de mœurs et d'habitudes, enfin le manque d'unité dans l'organisation de l'état occasionné par la dissidence des intérêts de localités, de provinces, considérées presque toutes comme autant de nations distinctes, comme des races d'origine différente, ce manque d'unité laissait une grande facilité d'intrigues aux partisans avoués du roi d'Angleterre, en sorte que, malgré l'autorité acquise de la loi salique, malgré l'influence que devait exercer sur le parlement un prince de la maison de France, le vote fut renvoyé à une autre séance. La politique d'Edward obtint même assez de crédit pour tenir les

(1) Les reines veuves ; le deuil royal se portait alors en blanc.

états en suspens, au moins pendant trois semaines. On aurait dit que l'or de l'Angleterre avait plus de pouvoir sur les esprits que le sentiment de nationalité. Dans une séance orageuse, où l'intérêt personnel et l'intérêt de la patrie étaient aux prises, un membre du parlement ayant provoqué une décision formelle, l'assemblée se partagea en deux fractions, l'une favorable à Philippe de Valois, l'autre au roi d'Angleterre : celle-ci était la plus nombreuse. Ce fut alors que Robert d'Artois, cédant à un mouvement d'indignation, se leva pour s'opposer à cette opinion passive et aveugle, qui allait disposer de la couronne de Charlemagne en faveur d'un monarque étranger. Cette cause était belle et grande ; ce n'était pas seulement la cause d'une prérogative gouvernementale, c'était la cause de la France que Robert avait à défendre. Ne pouvant rien obtenir par les voies de la raison, il employa celles de la crainte, en menaçant du ressentiment populaire les partisans du prince Edward. C'est qu'en effet la foule qui encomrait les issues extérieures de la salle mugissait comme un volcan embrasé. De toutes parts s'élevaient de violentes apostrophes contre les émissaires et les amis du roi d'Angleterre, qui en furent effrayés. Robert saisit ce moment opportun ; et, pour le rendre décisif, il dit à un héraut d'armes d'annoncer au peuple que monsieur le président allait recueillir les suffrages. A cette nouvelle, la salle retentit de cette exclamation unanime qui venait du dehors : « Les Francs sont des hommes libres ! » Les anciens pairs du royaume, que l'on appelait les *Francs de France*, sourirent de joie en entendant ce cri, qui confirmait la prérogative de leur dignité. Le président des états, qui était contraire aux prétentions d'Edward, déclara que le scrutin était ouvert. Alors plusieurs membres protestèrent contre cette mesure qui les gênait, et s'abstinrent de voter. Quand on eut compté les voix, le président fit ouvrir les châssis des croi-

sées, et proclama au milieu du plus profond silence : Philippe de Valois régent du royaume.

Tout le peuple se prit à crier : Vive le roi !

Vicomte DE MARQUESSAC.

Revue Littéraire.

L'Empire chinois illustré ; dessins par Thomas Allom ; gravures par les premiers artistes de l'Angleterre, avec Description des mœurs, des coutumes, de l'architecture et de l'industrie du peuple chinois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Clément Pellé. Chez Fischer, rue Saint-Honoré, n° 108, à Paris ; Newgate-Street, 38, à Londres.

Tous les regards se tournent en ce moment vers la Chine, et l'avenir de cette contrée, si mal explorée jusqu'à ce jour et si intéressante à connaître, préoccupe les meilleurs esprits de l'Europe.

Un attrait puissant d'intérêt social et de curiosité appelle en effet l'attention sur cet empire ; car, immense par l'étendue, il possède, dit-on, une population de trois cent cinquante millions d'habitants ; et ses annales, s'il fallait en croire ses savants, remonteraient bien au delà de la période que la chronologie des Écritures assigne à la création du monde.

Une répulsion excessive pour toute espèce de changement, en favorisant la séquestration de la Chine, a donné au caractère du peuple chinois un cachet d'originalité qui en a fait un peuple unique. Son histoire est une histoire à part ; ainsi, les annales des autres peuples nous révèlent une série non interrompue de cataclysmes, dans lesquels les gouvernements changent, les mœurs s'effacent ou s'altèrent, les trônes

tombent abattus dans la poussière ; mais l'histoire de la Chine, immuable comme le vieux *fatum* de l'antiquité, nous offre le spectacle extraordinaire d'un peuple conservant intacts son caractère et ses mœurs, à travers un espace de temps que la pensée mesure avec une sorte d'effroi.

Sous le rapport de la civilisation, la Chine ne saurait être mise en parallèle avec les nations de l'Europe les moins avancées à cet égard. Cependant les voyageurs qui ont pénétré dans cette contrée sont restés comme frappés d'admiration de la beauté des canaux et des routes qui sillonnent son territoire, de la splendeur de quelques villes, de l'aspect monumental de leurs pagodes. Les Chinois se vantent d'être les premiers inventeurs de la poudre à canon, de la boussole et de l'imprimerie. Leur habileté dans la fabrication des soieries et de la porcelaine est connue de toute l'Europe. C'est en Chine, le quinzième jour de la première lune, que l'empereur se transporte en grande pompe dans les champs, pour y faire, en personne, l'ouverture des labours. Les princes de la famille impériale, une foule de mandarins l'accompagnent. L'empereur entre seul dans le champ ; il invoque le Tout-Puissant ; puis, quittant ses habits impériaux, il saisit le manche d'une charrue et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ.

Telle était, telle est encore la Chine. Mais l'heure a sonné ; la Chine ne s'enveloppera plus dans un profond dédain, elle ne se tiendra plus à l'écart des autres peuples. La paix que le céleste empire vient de conclure avec l'Angleterre ouvrira désormais son territoire à toutes les nations de la

vieille Europe, et le voilà obligé d'obéir lui-même à cette loi providentielle qui veut que les nations s'assimilent et se fondent. Déjà même la gloire de l'Angleterre a résolu une partie du problème en déchirant le voile sous lequel la Chine nous dérobaient les secrets intimes de son organisation ; quoi qu'elle fasse désormais, elle ne se glorifiera plus de son exclusion.

En publiant sous le titre de *l'Empire Chinois* l'histoire illustrée des cérémonies religieuses, des mœurs, des arts, de l'industrie d'un peuple si attaché à ses coutumes, si jaloux de sa nationalité, si différent des autres peuples, la maison Fischer, dont nous avons déjà fait connaître à nos jeunes lectrices la magnifique *Méditerranée illustrée*, n'a reculé devant aucune dépense, devant aucun effort. Le texte est de M. Clément Pellé ; les dessins sont dus à M. Thomas Allom, qui est connu par ses beaux dessins de Constantinople ancienne et moderne. L'exécution des gravures a été confiée aux meilleurs artistes de l'Angleterre. Les matériaux qui ont servi à la confection du texte de *l'Empire Chinois* ont été choisis parmi les documents nombreux qui ont été publiés sur la Chine depuis le commencement de l'expédition anglaise, et le consciencieux auteur, afin de donner à son ouvrage un dernier caractère d'exactitude, s'est mis en rapport avec deux lettrés chinois qui contrôlent sa rédaction et lui permettent ainsi d'éviter tant d'erreurs qui se sont propagées en Europe sur la Chine. C'est donc en toute confiance que nous recommandons à nos abonnés la nouvelle publication de M. Fischer.

LOUIS DE MAS LATRIE.

Littérature Etrangère.

LA LUCCIOLA.

FAVOLA.

L'ombre notturne tacite
Dai monti ormai cadevano,
Quand' una vana lucciola
Così prese a discorrere :
Ben può la notte spegnere
I bei color multipli;
Che prima dipingevano
L'erbette, i fiori, gli alberi,
Io so nell' aria stendere
Volando solchi lucidi,
Che della notte vincono
Le dense oscure tenebre,
E splendo non dissimile
A quei diamanti nitidi
Che inseno al sesso amabile
Nell' ombra più sfavillano.
Le stelle in ciel fiammegiano,
E son del ciel le lucciole;
Io splendo in terra, e d'essere,
Qual esse, stella credomi,
Quel rossignuol che or odesi
Vantar sì dolce et tenero
I miei pregi sol celebra
E l' mio sublime merito
Così costei vantavasi,
E mentre vola rapida
I solchi, che descrivere
Soleva, la tradiscono;
Che questi il volo guidano
Del rossignuol che seguola
La giunge, imbecca, ingozzala
E rendela invisibile.

Oh fasto omano stolidu
In questo insetto specchiati :
La tomba inevitabile
T'aspetta per eatinguerti.

LA LUCIOLE.

FABLE.

L'ombre des nuits descen-
dait sur les monts, quand
une mouche vaniteuse semit
à dire :

La nuit peut bien éteindre
les couleurs multipliées qui,
il n'y a qu'un instant, pei-
gnaient l'herbe, les fleurs et
les arbres, car en volant je
vais répandre dans l'air des
sillons lumineux qui sauront
vaincre les plus épaisses té-
nèbres. Je brille comme ces
superbes diamants qui scin-
tillent sur la poitrine du sexe
aimable. Les étoiles qui flam-
boient dans le ciel en sont les
mouches luisantes : moi, je
suis sur la terre une étoile
comme elles ; et le rossignol,
que l'on entend chanter d'une
voix si douce et si tendre, cé-
lèbre mes qualités et mon su-
blime mérite. Ainsi elle se
vantait tout en volant avec
rapidité ; mais les rayons
qu'elle décrit la trahissent, ils
guident le vol du rossignol
qui la suit, la rejoint, la
prend dans son bec et l'y fait
disparaître.

O vanité humaine ! recon-
nais-toi dans cet insecte, car,
ainsi que lui, la tombe inévi-
table t'attend pour t'englou-
tir.

M^{lle} ADELE DUPRESSOIR.

Éducation.

Romuald,

ou

LA DOUBLE EXPIATION.

Armand d'Ernetal, jeune et riche propriétaire, venait de faire l'acquisition d'une charmante résidence aux environs de Marseille; il s'y installa avec sa mère, qui, veuve et sans autre enfant, concentrait sur ce seul fils toutes ses affections. Ils s'occupèrent à réunir dans ce beau domaine toutes les jouissances du luxe, ce qui, joint aux beautés naturelles du site et du climat, en faisait un séjour délicieux.

Tous deux rendirent des visites dans le voisinage; partout madame d'Ernetal et son fils furent accueillis et fêtés; une seule maison exceptée, où l'on reçut seulement leur carte. Blessés de cette impolitesse, ils cherchèrent à en savoir le motif, et apprirent que mademoiselle Aline de Beauvoir, riche héritière, âgée de vingt-cinq ans, demeurait avec une vieille parente, que toutes deux vivaient dans la plus complète solitude, qu'on les avait aperçues quelquefois dans leurs promenades, mais qu'elles semblaient éviter toute rencontre. La plus jeune des deux dames paraissait accablée sous le poids d'un profond chagrin. L'intérêt succéda dès lors à la curiosité, et l'on respecta les motifs qui leur faisaient préférer un tel isolement.

Armand d'Ernetal atteignait trente-deux ans; sa mère l'engageait à se marier. Pour lui ce n'était pas chose facile : ses idées sur ce point ayant été le rêve de toute sa vie, il eût fallu pour les réaliser de ces hasards heureux aussi rares qu'inattendus.

Un jour, se promenant dans les bois qui entouraient son habitation, il trouva un album à ses pieds; l'ouvrir pour en connaître le propriétaire fut son premier mou-

vement. Quelques esquisses de paysage ne pouvaient le lui faire deviner, lorsqu'en le refermant il vit sur le revers : « Aline de Beauvoir. » Il résolut de le renvoyer, n'osant prendre sur lui de se présenter chez ces dames; il songeait cependant qu'il eût été possible d'en faire une occasion de les connaître, lorsqu'au détour d'un sentier il les vit s'avancer précipitamment : les saluant avec respect, il leur demanda si l'objet qu'il avait trouvé n'était pas pour elles une cause d'inquiétude, ajoutant qu'il s'estimerait heureux de pouvoir les rassurer. Il remit l'album à mademoiselle de Beauvoir, qui le remercia poliment et reprit le chemin de sa demeure. Tout en cheminant, d'Ernetal engagea la conversation, ce que mademoiselle de Beauvoir semblait vouloir éviter; elle répondait avec réserve, et de manière à ne pas trop étendre le sujet. La personne qui l'accompagnait répondait même souvent pour elle, et comme pour soulager l'espèce de contrainte qu'elle semblait éprouver. M. d'Ernetal quitta ces dames à la porte de leur parc; et ne recevant pas l'invitation d'entrer, il se retira; mais il avait eu le temps de remarquer que mademoiselle de Beauvoir était extrêmement belle, et il éprouvait un vif désir de la revoir, de connaître ses chagrins, sans cependant pouvoir imaginer le moyen d'y parvenir.

Henri de Mornay, officier de marine, de retour d'un long voyage, vint passer en congé quelque temps chez son ami d'Ernetal; enchantés de se revoir, les deux jeunes gens ne se quittaient plus. Les jours s'écoulaient rapidement dans les plaisirs que leur offrait la chasse; et le soir, ils tenaient compagnie à madame d'Ernetal, qui prenait un vif intérêt aux récits du jeune marin.

Un jour que les deux chasseurs, harassés de fatigue, revenaient mécontents d'une assez mauvaise journée, ils passèrent devant l'habitation de mademoiselle de Beauvoir. La voiture allait sortir, les deux amis

se rangèrent pour la laisser passer. D'Ernetal salua, mais de Mornay fit une exclamation de surprise : « Aline de Mérieux ! » s'écria-t-il. La jeune dame jeta un cri, et cacha sa figure dans ses mains. La voiture s'éloigna.

Armand d'Ernetal resta stupéfait; de Mornay ne s'était point trompé, puisque mademoiselle de Beauvoir l'avait reconnu. Mais que signifiait ce nom... « Rentrons, lui dit Henri de Mornay, et je te conterai tout. »

« Aline de Mérieux est née à Toulon. Jeune, belle et riche, gâtée par des parents dont enfant elle était l'idole, elle devint le tyran de tout ce qui l'entourait ; jeune fille enivrée d'adulation, c'était une coquette redoutable. Le seul sentiment qui l'animait était un amour-propre effréné ; son cœur se sécha par cet excès d'orgueil ; elle réunissait pour parvenir à plaire les plus adroites séductions, et inspirait l'amour ; mais elle n'aima jamais.

» Un jeune homme né sous le ciel du Sénégal, fils d'un riche négociant établi au Cap, arriva à Marseille pour y suivre, d'après le vœu de ses parents, la carrière de négociant armateur. Romuald était peu favorisé de la nature ; sa figure bronzée, ses cheveux un peu crépus, ses yeux noirs et perçants, tout cela pouvait ne pas plaire sans doute à une femme comme Aline de Mérieux ; mais sous cette enveloppe sans élégance était une âme de feu, capable d'une action sublime ou d'un crime atroce, selon que les passions en eussent dirigé la terrible impulsion. Dans l'intimité, Romuald, doux, obligeant, aimable, spirituel, se faisait chérir par tous ceux qui le connaissaient. Très-instruit, sa brûlante imagination s'épanchait souvent dans la plus suave et la plus harmonieuse poésie. Recherché, accueilli partout, Romuald manquait à la société qui se rassemblait chaque soir chez la dangereuse sirène.

» Il y fut présenté et parfaitement reçu. Aline ne lui parut qu'une jeune et jolie personne, et il ne se sentit aucune dispo-

sition à augmenter le nombre de ses soupirants. Se bornant à lui offrir de ces expressions gracieuses qui ne signifient presque rien, Romuald, après quelques instants passés dans le salon, se retirait presque aussitôt. La fière Aline fut vivement blessée de cette conduite ; elle résolut d'attacher à son char le jeune créole, et de l'y fixer avec un lien de fer. Elle commença son manège par les moyens ordinaires, mais qui réussissaient peu ; forcée d'être plus positive, elle l'attira dans des conversations qui paraissaient sans importance, où elle déployait toute l'éloquence du cœur ; elle lui racontait tous les rêves de sa brillante jeunesse, avec l'apparence de ce pudique abandon qui inspire l'amour et commande le respect. Romuald écouta, entendit, et fut sans défense contre un langage perfide ; il aimait enfin, et il aimait en homme qui sent couler dans ses veines le sang africain.

» Un jour il vint de bonne heure. Aline était seule ; son doux regard l'accueillit, elle lui tendit la main. Sans répondre au regard, il saisit cette main, et fixant sur Aline les yeux terribles d'un Othello : « Aline, lui dit-il, avez-vous osé penser que Romuald, aimé de vous, se résoudrait facilement à partager avec vos nombreux esclaves et ce regard et ce sourire ? il me les faut à moi seul, entendez-vous ? il faut que vous deveniez ma femme, il faut habiter ma demeure, et renoncer à cette foule d'aspirants qui osent désirer pour eux ce qui ne doit être qu'à moi. Ce sacrifice, je pense, n'est pas impossible ; demain donc je verrai votre famille ; Romuald sera votre époux, Aline, il le faut ainsi. »

» Ce projet n'était pas celui de mademoiselle de Mérieux. Loin d'aimer Romuald, elle songeait déjà au moyen de l'éloigner ; elle lui parla donc des difficultés à vaincre, de sa jeunesse... le mulâtre devint pensif ; puis, relevant la tête, il posa sa main sur la blanche main de la jeune fille, et lui dit :

« Aline de Mérieux, ne me trompez pas ! ne jouez pas à ce jeu avec Romuald.

Vous avez voulu son amour, il a reçu votre foi ; votre vie et la sienne sont engagées l'une à l'autre... prenez garde à ce terrible enjeu!... Aline, si vous me trompez, il faudra que je meure... mais ce sera après vous... A demain, Aline, à demain ! »

» Aline, épouvantée, connut, mais trop tard, les conséquences de sa fatale coquetterie. Une visite fut annoncée : c'était une jeune dame assez frivole, et fort peu capable de donner à mademoiselle de Mérieux les sages conseils dont elle avait besoin. Cependant Aline eut l'imprudence de tout lui confier. Cette dame traita la chose fort légèrement, et engagea Aline à faire de même, en lui disant que ces sortes de menaces étaient les moyens ordinaires employés pour effrayer une femme et la forcer à consentir à un mariage; qu'il fallait donner à cet audacieux une leçon de savoir-vivre. Aline, un peu rassurée, pria son amie d'en garder le secret; celle-ci le lui promit avec la résolution bien prononcée de n'en rien faire.

» Le salon se remplit pour la soirée; en moins d'une heure le nom de Romuald circulait de tous côtés, avec les versions les plus bizarres et les plus propres à le ridiculiser. A dix heures il arriva, s'approcha d'Aline et la salua comme à l'ordinaire. Elle le reçut d'un ton dégagé, écouta ses compliments d'un air froid et distrait, et se tourna vers un jeune marin, qui depuis quelque temps était un de ses plus vifs admirateurs. Ce marin, c'était moi.

» Romuald resta un moment debout devant Aline; il l'observa quelques minutes, puis il alla s'asseoir à quelques pas. Bientôt les chuchotements, les regards dirigés de son côté détournèrent son attention et la portèrent sur ce qui l'entourait.

» Un jeune fat l'ayant désigné à quelqu'un qui lui faisait une question, Romuald se leva, alla droit à ce jeune homme, et lui demanda de quoi il s'agissait. « Moins que rien, monsieur; d'un individu venu de l'autre monde pour nous enlever nos jolies

femmes, et qui pour y réussir veut employer les grands moyens. » Romuald comprit qu'il avait été le jouet d'Aline, et qu'il était maintenant celui de toute la société de Marseille.

» Qui ne frémirait en songeant à l'orage qu'il s'amoncelait dans la tête de ce malheureux, à toute la rage qui fermentait dans son sein ?

» Cependant il resta impassible, passa devant la perfide Aline, et l'entendit parler d'un bal masqué qui devait avoir lieu le lendemain. Un projet infernal le saisit... Il s'approcha d'elle : « Aline, lui dit-il, vous le savez?... à demain ! » La jeune fille frissonna involontairement. « Oui, répondit-elle en feignant un air léger, demain, ou après-demain. — Non, dit-il, oh ! non ! à demain ! Romuald ne change jamais ses résolutions ! »

» La nuit qui suivit cette entrevue et la journée du lendemain furent pour le malheureux créole les longues heures d'un affreux supplice. Couvert d'un domino noir, il se rendit au bal. J'avais accompagné Aline et sa mère; la soirée se passa gaie-ment. Vers deux heures du matin, mademoiselle de Mérieux témoigna le désir de se retirer; nous descendîmes et traversâmes un petit jardin pour aller rejoindre la voiture, qui ne pouvait avancer. Je soutenais la jeune fille, marchant avec peine sur la terre humide. Un domino noir nous suivait de très-près. Aline l'aperçut, je la sentis trembler; elle chancelait, je l'entourai de mes bras. Le masque s'approcha; j'entendis ces mots : « Aline, je vous ai donné ma vie, mais il me faut la vôtre... » Une violente douleur dans la poitrine me priva de mes sens... et je ne vis plus rien. J'appris depuis que Romuald n'avait blessé que moi en croyant frapper Aline que dans ce moment je supportais évanouie dans mes bras. Aux cris de madame de Mérieux, on accourut, et l'on trouva Romuald baigné dans son sang. Nous fûmes transportés l'un et l'autre dans la maison que nous venions de quitter; on nous prodigua des soins. Le

poignard ayant glissé sur mes côtes, au bout d'un mois j'étais rétabli; mais l'infortuné créole fut beaucoup plus longtemps à souffrir. On instruisit son procès, il demanda à me voir, je me rendis à sa prison. « Monsieur de Mornay, me dit-il, votre visite en ce lieu est l'action d'une âme grande et généreuse, car je fus votre assassin, et pourtant, je le sens, je ne suis pas né pour le crime; le ciel, afin de me punir, m'a rendu la vie, maintenant elle appartient au bourreau... » Je cherchai quelques mots pour calmer son agitation, je n'en trouvai point; je savais que son malheur était l'ouvrage d'une femme dont je connaissais la funeste influence, et qui ne m'inspirait plus qu'une sorte d'horreur. Je voulus faire espérer à ce pauvre jeune homme que son sort ne serait pas aussi cruel qu'il paraissait le croire. « Je ne crains pas la mort, monsieur de Mornay, me répondit-il, mais je redoute l'infamie. Mon vieux père ne résistera pas au coup qui me frappera; son nom, si connu, si honoré par soixante ans de vertus et de probité, va retentir dans une cour d'assises! et son fils unique y sera placé sur le banc des plus vils malfaiteurs. »

» Mon cœur était brisé; je promis à Romuald de voir ses juges, et de lui rendre compte de l'entière vérité.

» Je vis son avocat, qui me dit qu'il serait possible de diminuer de beaucoup la gravité de la cause, si l'on pouvait obtenir de mademoiselle de Mérieux l'aveu d'un engagement qui motiverait alors la jalouse fureur de son futur époux. Nous allâmes chez elle sur-le-champ. Aline était bien moins affectée que nous ne devions le supposer. Aux premiers mots de notre proposition, elle se récria sur l'indifférence qu'elle avait toujours témoignée à Romuald; l'avocat insista, et lui répéta quelques faits qu'il avait arrachés à la discrétion de son client. Aline nia fortement.

» Je pris alors la parole, et lui représentai avec chaleur qu'il y allait de la vie d'un homme, que j'avais quelque droit à lui don-

ner des conseils, et que, d'après sa réputation de coquetterie, son honneur exigeait une preuve éclatante d'une généreuse loyauté. Elle parut rêver un moment : « J'y réfléchirai, » répondit-elle, et elle nous quitta.

» Le jour du jugement, elle parut dans une élégante toilette, qui contrastait péniblement avec la tristesse empreinte sur tous les visages. Dans l'interrogatoire qu'elle subit, le président, posant avec ménagement la question qui devait décider du sort de Romuald, l'engagea à avouer franchement un engagement, qui pouvait apporter quelque circonstance atténuante dans cette déplorable cause. Elle regarda Romuald, qui attendait sa réponse avec anxiété. Puis, voyant les regards de toute cette foule fixés sur elle seule, elle répondit avec hauteur :

« Non, jamais je n'aimai cet homme... »

» Le malheureux accusé frémit de tout son corps. « Aline, dit-il, oh ! c'en est trop ! » Et il s'évanouit... on l'emporta. Un murmure improbateur s'éleva dans l'auditoire; les juges, étonnés de voir dans une si jeune femme un égoïsme aussi barbare, l'interrogèrent avec plus de sévérité; mais elle resta inflexible.

» On ramena l'infortuné sur le banc fatal, et après de longs débats, il fut condamné à quinze ans de travaux forcés. Pendant la lecture de sa sentence, il se tenait debout, et ses yeux restèrent attachés sur l'insensible Aline, qui ne donna aucun signe de repentir. Il avait entendu son arrêt avec fermeté. Il resta un moment en silence à considérer celle qu'il avait tant aimée, et qui venait de le jeter volontairement dans la fange des bagnes... Puis sa figure prenant tout à coup une expression sauvage.

« Aline de Mérieux, lui dit-il, tu as exigé mon amour : tu l'as obtenu !... Tu as voulu ma haine... à quinze années de ce jour, tu me reverras, Aline de Mérieux !... et même... qui sait ?... avant, peut-être ! »

» La vindicte publique s'attacha à la malheureuse famille : le père et la mère moururent de chagrin; Aline fut contrainte à

quitter la ville, à changer de nom, et depuis quatre ans on ne savait ce qu'elle était devenue. »

D'Ernetal avait écouté ce récit avec indignation, et cependant il ne pouvait effacer l'intérêt qu'il portait encore malgré lui à la coupable Aline ; il rejetait la gravité de ses fautes sur le vice de son éducation, et en cela peut-être il n'avait pas tort.

Le lendemain, une lettre arriva ; elle engageait de Mornay à vouloir bien se transporter de suite à Beauvoir. Mornay hésitait à s'y rendre ; d'Ernetal l'y décida et accompagna son ami. En entrant dans l'appartement d'Aline, ils la virent pâle, les yeux égarés ; elle se jeta à genoux : « Grâce ! monsieur de Mornay, lui dit-elle, grâce ! Quatre années de pleurs et de remords, la malédiction de mon père et de ma mère mourants, toutes mes nuits sans sommeil, tous mes jours sans repos... oh ! monsieur de Mornay, Romuald est bien vengé ! » D'Ernetal s'efforçait de relever la malheureuse Aline, et de Mornay, quoique ému, la considérait en silence.

« Mademoiselle, lui dit-il enfin, Romuald doit souffrir onze années encore d'un supplice plus cruel que le vôtre ; car vous pouvez au moins pleurer en liberté, et lui, l'infortuné, confondu avec les plus infâmes criminels, il traîne sans cesse la chaîne qu'il a reçue de vous, et ne peut obtenir un seul jour, une seule heure, pour en rejeter le poids.

— Monsieur de Mornay, je suis riche, très-riche : ne pourrait-on pas adoucir son sort, favoriser sa fuite, le rendre à sa famille ? Prenez tout ce que je possède, et...

— Non, mademoiselle, Romuald ne peut et ne doit rien accepter de vous... » Aline se tordait les mains ; d'Ernetal la suppliait de se calmer... Un domestique apporte une lettre. Mademoiselle de Mérieux, en reconnaissant l'écriture, trembla à tel point, qu'il lui fut impossible de l'ouvrir ; elle la présenta à de Mornay avec un geste convulsif. de Mornay la parcourut, et ne pouvant com-

primer son agitation, il la passa à d'Ernetal en disant : « Ah ! mon Dieu ! sauvé, évadé!... »

Un cri affreux se fait entendre ; Aline, étendue sur le parquet, paraissait privée de la vie. Revenue à elle, sa raison semblait l'avoir abandonnée. « Romuald, disait-elle, oh ! ne me tuez pas !... je dirai tout !... Si jeune encore, je ne veux pas mourir !... » Et elle retombait épuisée. Un médecin fut mandé ; on la saigna : elle parut plus calme, et conjura les deux amis de ne point l'abandonner.

Ils se retirèrent pour convenir ensemble des moyens à prendre en cette circonstance. Romuald était parvenu à s'enfuir ; il y avait tout à craindre pour mademoiselle de Mérieux : on n'avait pas oublié ses terribles adieux, et le temps qu'il venait de passer dans les fers devait avoir nourri dans l'âme de l'infortuné un désir de vengeance que son évasion lui ferait satisfaire.

Quelques jours se passèrent sans amener aucun incident remarquable. De Mornay parvint à rassurer Aline, en lui persuadant qu'il était présumable que Romuald avait trouvé le moyen de s'embarquer ; que sa sûreté l'exigeant, on n'en entendrait plus parler... mais il n'en croyait rien.

Mademoiselle de Mérieux se tranquillisa peu à peu, et reprit ses habitudes de promenade dans son parc et dans les environs. D'Ernetal et de Mornay la voyaient souvent et l'accompagnaient quelquefois. Ce dernier s'étonnait de ne point entendre parler du mulâtre ; mais il pensait que cette paix apparente avait pour motif la difficulté qu'éprouvait Romuald de découvrir Aline dans un autre lieu et sous un autre nom.

Dans une de leurs excursions à travers la forêt, d'Ernetal donnait le bras à Aline, qui, fatiguée par la chaleur, demanda à se reposer. Ils s'assirent tous trois sur le bord d'une fondrière. Aline leur parlait de l'espoir du retour de Romuald dans sa patrie ; de Mornay ne répondait rien, et promenait ses regards au fond du taillis... lorsqu'à sa

gauche il crut remarquer un mouvement à travers les arbres, et pourtant il ne trouvait pas la circonstance favorable pour s'en assurer. On reprit le chemin du château. En causant, il fit entendre à Aline, avec beaucoup d'adresse, qu'elle devait renoncer aux promenades du bois tant qu'elle n'aurait pas acquis la preuve du départ du mulâtre, et que, quelle que fût la probabilité qu'il eût pris ce parti, la prudence devait la faire rester dans l'enceinte de sa propriété. D'Ernetal combattit cet avis, qui cependant prévalut.

Mornay devait repartir sous peu de jours ; mais, un soir en rentrant, il annonça à ses amis qu'il avait demandé une prolongation de congé : ils l'en remercièrent. Puis, ayant pris le bras de d'Ernetal, ils sortirent ensemble.

Le lendemain, Aline les attendait à dîner pour sept heures. A cinq, elle descendit dans le parc, et s'enfonça sous les ombrages les moins fréquentés, afin d'y trouver de la solitude et de la fraîcheur ; le lieu qu'elle choisit était tellement sombre et retiré, qu'il était fort rare d'y rencontrer les gens du château. Aline s'assit sur l'herbe, et se mit à lire ; un léger bruit qu'elle entendit dans le feuillage ne lui fit pas détourner la tête, l'attribuant au passage de quelque gibier ; un moment après ce bruit s'augmentant, elle regarde, voit les branches s'écarter, et la tête de Romuald s'élever au-dessus d'elle. Il s'avança lentement, les bras croisés sur sa poitrine, et s'arrêta à deux pas d'elle.

« Aline de Beauvoir, dit-il en appuyant sur ce dernier nom, j'ai avancé l'heure du rendez-vous ; je m'y serais même rendu plus tôt ; mais fallait-il au moins en connaître le lieu. Me voici, belle Aline ; saluez l'heureux Romuald, qui vous apporte enfin le tribut de sa reconnaissance. »

Aline s'était levée, droite, immobile, tenant encore son livre, les yeux fixes, et comme fascinés sous l'ironique regard du mulâtre. Il lui prit la main, mais elle ne

pouvait se détacher du livre ; au mouvement que Romuald lui imprima, le corps obéit et Aline tomba. Cette chute lui rendit la pensée ; alors elle joignit les mains et murmura : « Miséricorde ! »

— En as-tu témoigné pour moi ? lui dit-il sans chercher à la relever. Te souvient-il, Aline, du mensonge sacrilège que tu fis devant mes juges, aux pieds du Christ que tu sembles invoquer aujourd'hui ? Faible créature, ajouta-t-il en la touchant du pied, je veux t'ôter la vie ; et pourtant je ne me trouverai pas assez vengé : ce corps si frêle ne pourrait supporter toutes les tortures que j'imaginai pour toi. Allons, vis encore quelques jours : car tu auras besoin de forces. Tu peux me dénoncer, belle Aline ; mais, avant que je ne retourne au bain, nous nous reverrons une dernière fois... Adieu ! »

Aline se souleva, malgré la terreur qu'elle éprouvait, elle chercha à se remettre sur ses pieds ; elle sentait l'étendue de son danger ; alors son énergie se réveillant toute entière, elle sortit de ce funeste endroit, et vit venir à elle d'Ernetal et de Mornay. Le bouleversement de ses traits annonçait assez l'état de son âme. Prévenant toute question, elle dit d'un ton bref, mais ferme : « J'ai vu Romuald, et m'attends à tout. » Ses amis effrayés l'engagèrent à rentrer promptement, promettant qu'ils iraient à la recherche du malheureux créole, et s'efforceraient de le ramener à des sentiments plus humains. D'Ernetal fit observer que, puisqu'il n'avait pas exécuté de suite son projet de vengeance, on pouvait espérer l'en détourner. De Mornay secoua la tête, et dit que les hommes comme Romuald n'agissaient pas spontanément, mais toujours avec le calcul et le sang-froid qui font le succès de leurs résolutions.

De Mornay préféra se détacher seul pour aller à la recherche de Romuald : il était connu de lui, il avait droit à sa confiance. Il partit donc, chercha, appela à voix basse... personne ne répondit.

Aline, depuis sa rencontre avec Romuald, n'était plus la même ; sa terreur avait cessé. Dès longtemps de fréquents retours sur sa vie lui faisaient sentir le besoin d'une expiation ; l'existence lui pesait : sans chercher à s'en défaire volontairement, ce que sa religion eût repoussé avec horreur, elle résolut d'aller au-devant de sa destinée, et dès le lendemain de reprendre ses habitudes de promenade dans les environs. Bien que privée de sommeil pendant tant de nuits, après avoir pris cette décision elle reposa tranquille.

Le jour suivant, elle se rendit dans la forêt en passant par la petite porte du parc. Le jour baissait. Elle s'avança jusqu'à la fondrière, s'assit sur un quartier de roche, et là, résignée à son sort, elle attendit l'événement sans le désirer ni le craindre. Un homme gravit la pente qui montait jusqu'à elle : c'était Romuald. Il s'avance : « Où sont, dit-il, les soldats qui doivent m'arrêter ? Aline est sans doute venue me tendre un piège, et de nouveau me livrer aux horreurs du bûche : me voici !... »

— Romuald, lui répond Aline, j'ai fait le malheur de votre vie, et la mienne est flétrie pour toujours. Fatiguée de mon existence, je vous apporte ma tête ; vengez-vous, et délivrez-moi de mes remords, de mes affreux souvenirs. Voici deux mille louis qui favoriseront votre fuite ; j'implore votre pitié de me faire mourir, comme je l'ai implorée de me laisser vivre. Romuald, Aline se dévoue pour expier son crime. » Elle fléchit le genou, et resta aux pieds du mulâtre, que cette scène avait pétrifié d'étonnement.

Il tira de son sein un poignard, et le faisant briller aux yeux de la jeune fille : « Vois, Aline, vois ce que je te destinai avant de retourner au bûche, je t'aurais sacrifiée sans pitié... mais ta démarche te sauve la vie : Romuald ne se laissera pas surpasser en générosité. » Et il jeta son poignard dans la fondrière. En ce moment, un bruit se fait entendre dans la forêt ; sur tous les points des soldats paraissent...

Romuald est arrêté. Aline veut en vain suivre ses pas... il la repousse. « C'est encore elle ! » dit-il ; et il s'éloigne désespéré.

Le lendemain, une voiture passait au grand galop sur le chemin qui mène à Marseille ; une jeune femme et deux jeunes hommes l'occupaient. Cette voiture s'arrêta devant la maison du président de la cour d'assises. Un moment après, la voiture du procureur du roi s'y arrêta aussi, et les portes se refermèrent.

Au bout de deux heures, la première de ces deux voitures sortit et se dirigea vers la prison. Deux personnes restèrent dans cette voiture, une seule en descendit : c'était de Mornay. Il demanda à voir le prisonnier. Le malheureux Romuald était enchaîné. « Encore vous ! » s'écria-t-il à la vue du jeune homme : et ce sera donc toujours dans un cachot ! » De Mornay lui prit les mains, les lui serra, et lui dit : « Romuald, je viens vous consoler, vous prier d'espérer ; vos amis travaillent à votre délivrance et surtout à votre réhabilitation. » A ce mot qui seul toucha son cœur, ce cœur que l'on croyait de fer, l'infortuné créole fondit en larmes : « Oh ! oui, répondit-il, que l'honneur me soit rendu, et je mourrai content si je puis donner à mon vieux père cette consolation ! » De Mornay lui parla d'Aline, parvint à le convaincre de son innocence dans ce dernier événement ; Romuald restait muet... la porte s'ouvre... une femme se précipite dans le cachot... c'est Aline.

« Romuald ! grâce pour les affreux tourments que j'endure. Pardonnez-moi, lui dit-elle en embrassant ses genoux ; rendez-moi le repos, consentez à être libre, consentez à me donner votre nom à la face de tout Marseille, et prenez en échange les soins et le dévouement de toute ma vie. Si vous trouvez Aline indigne de vous, une éclatante déclaration de mes torts sera publiée demain dans cette ville, et sous peu de jours la liberté vous sera rendue : si la loi est immuable, le souverain usera de son droit de clémence, et Romuald rentrera

dans la société qui le réclame comme un bien précieux dont elle s'est vue si cruellement privée.

—Aline, répondit le prisonnier, je vous l'ai dit, vous le savez, jamais vous ne l'emporterez sur moi en générosité. J'accepte l'honneur et la liberté, mais je refuse votre main : Romuald veut l'amour de sa femme, il le veut tout entier... jusqu'à sa pensée, tout doit être à lui, à lui seul ! Vous le savez, Aline, je le veux ainsi, et il n'est pas en votre pouvoir de me donner tant de biens à la fois. »

Aline se releva le front baissé, n'osant insister davantage, car elle sentait qu'en se donnant à Romuald, ce sacrifice ne serait pas sans efforts ; elle voulait réparer le mal qu'elle avait fait, réparer ce qu'elle avait détruit : l'honneur et le repos, au prix de son bonheur et de son repos... mais son amour... elle sentit qu'elle ne le pouvait donner.

Le monarque fit grâce pleine et entière. Les amis de Romuald vinrent le chercher ; il fut conduit chez d'Ernetal, où les personnes les plus recommandables de Marseille s'étaient réunies pour recevoir le créole.

Après les dernières formalités obligées pour sanctionner sa réhabilitation, les magistrats qui avaient signé son recours en grâce lui conseillèrent vivement d'accepter la main d'Aline, afin de ne pas donner au bienfait royal une apparence de pardon, mais bien de justice rendue. Romuald y consentit.

On fit promptement les préparatifs du mariage, qui eut lieu peu de jours après.

Au retour de l'église, Aline observait son mari, qui devenait plus triste à mesure que le jour s'avancait ; elle le fit remarquer à de Mornay et à d'Ernetal, qui cherchèrent à la rassurer. Romuald s'était retiré dans un cabinet ; elle alla l'y rejoindre, et l'approchant avec timidité : « Mon ami, lui dit-elle, quand personne ne stipule les intérêts des époux, il faut pourtant bien que

l'un des deux s'en occupe. Voici l'entière donation de mes biens, dont vous devenez le seul maître. Je veux dépendre de vous, et dès ce moment je vous reconnais pour mon seigneur suzerain. »

Elle leva les yeux sur lui et rencontra le sombre regard de Romuald. Il lui saisit la main : « Aline, est-ce là tout ce que vous pouvez pour moi ? » Aline trembla et pâlit « Répondez-moi, reprit-il avec force, m'aimerez-vous comme je veux être aimé ? Que me font et votre or et tous vos domaines ? Répondez !... je veux votre amour tel qu'autrefois vous me l'aviez promis. — O Romuald ! je vous donne ma vie, elle sera consacrée tout entière à votre bonheur... » Il rejeta sa main et lui fit signe des'éloigner.

Revenue près de Mornay et de d'Ernetal : « Je ne sais, dit-elle, mon âme est oppressée... Je souffre... Je veux aller le revoir... » A peine avait-elle dit ces mots, qu'une explosion se fit entendre.

Romuald n'existait plus !!!

M^{me} LAURE PRUS.

Sainte Odile.

Un soir du mois de février 620, les vassaux du comte Eticho, allié par sa femme aux maisons royales de Bourgogne et d'Austrasie, seigneur de Hohenbourg, en Alsace, attendaient avec impatience l'heureuse nouvelle de la délivrance de Bereswinde, son épouse ; car Dieu allait augmenter la famille de leur seigneur.... Mais ils n'entendirent aucun cri d'allégresse s'échapper à travers les créneaux du château de Hohenbourg, nulle illumination ne brilla sur ses hautes tourelles, aucune aumône ne fut répandue parmi les pauvres ; on ne vint pas dire aux vassaux d'aller complimenter leur seigneur dans la grand'salle des ancêtres... C'est que madame Bereswinde, qui était déjà mère d'un beau garçon de douze ans, nommé Hugues, ve-

naît d'accoucher d'une fille dont les pauvres étaient closes.

Tandis que la pauvre mère pressait avec amour sa fille entre ses bras, le comte se promenait à grands pas devant la porte de la chambre de l'accouchée, donnant sur une des longues galeries du château. Un soldat venant à passer : « Ermogarde, lui dit le chef frank, le malheur vient de me donner une fille aveugle. Reste en sentinelle près de la porte de la comtesse. Cette nuit, lorsqu'elle dormira, entre, prends l'enfant dans les bras de sa mère, étouffele, ou jette-le dans les fossés du château. » Le soldat pâlit à ces étranges paroles. « Tu m'as entendu ? fais comme je te l'ai ordonné. » Etticho s'éloigna, et le soldat alla se placer à la porte de la comtesse.

La désolée châtelaine avait tout entendu. Lorsque le bruit des pas de son époux se fut éteint au fond des longues galeries, elle prit un petit marteau d'ivoire, en frappa trois coups sur une table placée près de son lit, alors une vieille servante, sortant d'un cabinet voisin, souleva la lourde portière de tapisserie, et s'arrêta au milieu de la chambre, attendant les ordres de sa maîtresse. « Approche, Manda, » lui dit la comtesse. Lorsque Manda fut auprès du lit, la comtesse lui dit à voix basse : « C'est aujourd'hui que je vais éprouver ta fidélité et ton attachement pour moi. Promets-tu de faire tout ce que je t'ordonnerai ? » Manda s'inclina et dit : « Je suis prête. — Tu vois cette enfant, ajouta Bereswinde, mon époux l'a vouée à la mort. Sauve ma fille ! sauve en même temps sa mère ! » Manda baisa la main de sa maîtresse, et répondit en pleurant : « Je le ferai. » Aussitôt Bereswinde prit une bourse pleine d'or, et la présenta à sa servante, qui la repoussa en disant : « O ma bonne maîtresse ! c'est pour vous ce que je vais faire, et non pour votre or. — Prends toujours, ajouta Bereswinde ; tu l'emploieras pour mon enfant. » Et Manda reçut la bourse.

La vieille servante alla querir une cor-

beille de jonc, y plaça chaudement la petite, posa la corbeille sur sa tête, s'approcha du lit de la châtelaine qui pleurait, baisa sa main, s'éloigna sans bruit, passa tranquillement devant le soldat, puis traversa rapidement les longues galeries, franchit la grande cour, et sortit du château de Hohenbourg par une petite porte dont elle seule avait la clef.

Toute la nuit elle marcha à travers la campagne ; enfin, se trouvant fatiguée, elle déposa sa corbeille sur une pierre placée au bord d'un chemin, et regardant la petite fille qui dormait paisiblement : « Pauvre enfant, pensa-t-elle, à peine au seuil de la vie, tu éprouves ce qu'elle renferme de plus cruel, l'abandon. Heureusement que tu ne peux comprendre ce malheur, et que tes yeux fermés ne t'ont pas laissé voir les larmes de ta mère, alors qu'elle t'em brassait pour la dernière fois ! » En ce moment Manda vit sortir d'un bois taillis une pauvre femme, tenant un nourrisson dans ses bras, et suivie de deux enfants. Le jour à peine venait de paraître, et déjà ils étaient chargés de lourds fagots de branches mortes. La servante pensa que Dieu lui envoyait sans doute cette femme pour être la mère adoptive de la pauvre petite fille de la comtesse. Alors, s'étant levée, elle prit sa corbeille, et alla au-devant de la paysanne, qui, la voyant venir, s'était débarrassée de son fardeau. « Bonne femme, lui dit Manda, découvrant le visage de la fille de Bereswinde, le père de cette enfant l'a condamnée à mourir parce qu'elle est aveugle. Voulez-vous être sa mère ? — Il sera fait comme vous le désirez, répondit la pauvre femme ; je serai la mère de cette petite. Je suis veuve ; mais Dieu, qui m'a nourri moi et mes trois enfants, me donnera encore assez de lait et assez de pain pour nourrir le nouvel enfant qu'il m'envoie. Là-bas est ma chaumière, derrière cette allée de peupliers. Suivez-moi. » Elle recharga sur son dos son lourd fagot de branches mortes ; ses deux enfants marchèrent à ses cô-

tés, et Manda la suivit, portant sa corbeille sur sa tête. On arriva bientôt à la chaumière de la pauvre femme. Manda glissa la bourse dans la corbeille, qu'elle posa sur la huche où l'on serre le pain, et disparut pour venir, aussi vite que ses vieilles jambes purent le lui permettre, raconter à sa maîtresse ce qu'elle avait fait de sa pauvre enfant.

Mais Bereswinde le savait déjà; car à peine Manda était-elle partie, qu'elle fit appeler Hugues, lui dit de suivre la servante, et de revenir dire où elle s'était arrêtée. Hugues, avec ses jeunes jambes et le désir de rassurer sa mère, était bien vite revenu. Alors Bereswinde fit entrer le soldat, et lui ordonna de dire qu'il avait exécuté les ordres de son seigneur.

Le soldat le promit. Dès lors, tous les jours, le jeune Hugues, sous prétexte de se promener, se déguisait pour aller à la cabane située non loin de Strasbourg, et sans se faire connaître, il voyait la pauvre femme tenant sa sœur sur ses genoux, la nourrissant de son lait, ou bien lui faisant de la bouillie avec du lait de chèvre et de la farine d'orge; puis il revenait raconter tous ces détails à la comtesse.

Déjà un mois s'était écoulé; la paysanne ignorant le nom des parents de la petite fille, voyant que personne ne venait la réclamer, après avoir, en échange d'une petite rente pour elle et ses enfants, placé la bourse d'or chez le tabellion du village, se décida à faire baptiser sa fille adoptive, et la porta à l'église. Comme saint Hydulphe versait sur la tête de l'enfant l'eau sacrée du baptême, une brillante auréole vint entourer son front, ses paupières s'ouvrirent, et le jour lui fut rendu. A ce miracle, la pauvre veuve tomba à genoux, pleurant de joie et bénissant le Seigneur. Saint Hydulphe, se tournant vers elle, lui dit : « Cette fille est-elle à vous ? — Elle n'est pas mienne, dit la pauvre veuve ; je ne suis que sa mère adoptive. — Dieu vous bénira, reprit le prêtre ; car cette fille sera grande de-

vant les hommes et devant le trône de Dieu. Son nom sera Odile (1), parce que Dieu lui a rendu la lumière du corps et celle de l'âme. »

Au bruit de ce prodige, les habitants de Strasbourg et ceux des campagnes voisines accoururent à l'église. Le jeune Hugues, arrivé un des premiers, vit sa petite sœur, dont les beaux yeux bleus le regardaient en lui souriant ; dans sa joie, le bon frère revint en toute hâte au château de Hohenbourg, annonça ce miracle à la comtesse, et alla se jeter aux genoux de son père, le conjurant de lui rendre sa petite sœur. En apprenant qu'il avait été trompé, puisque sa fille vivait encore, le chef frank entra dans une telle fureur, qu'arrachant la hallebarde que tenait un soldat, il en frappa son fils si rudement, que le bon petit Hugues en mourut. Mais aussitôt le remords entra dans l'âme d'Etticho : il pleura le trépas de son fils, reconnut que la main de Dieu s'était étendue sur sa fille, alla lui-même la chercher à la cabane de la pauvre veuve, et la ramena au château de Hohenbourg.

La jeunesse d'Odile s'écoula heureuse et pure sous les yeux de la vertueuse Bereswinde. Bien des seigneurs voisins envièrent l'honneur de devenir son époux ; mais, reconnaissante envers Dieu qui lui avait rendu la vue, elle lui avait consacré son cœur et sa vie. Etticho respecta les vœux de sa fille, et pour qu'elle pût les prononcer, il lui fit bâtir un monastère sur le sommet de la montagne où était situé le château de Hohenbourg.

Odile menait une vie austère. Elle couchait sur une peau d'ours, la tête appuyée sur une pierre ; elle ne vivait que de légumes et de pain d'orge. Le bruit de ses vertus attira bientôt bon nombre de jeunes demoiselles, qui vinrent dans la paix du cloître et à l'ombre de l'autel se consacrer à Dieu, et nommèrent Odile supérieure du monastère.

(1) En grec *οιδίω*, je vois.

Le seigneur Etticho mourut; Bereswinde mourut aussi; Odile fit placer leur tombeau l'un à côté de l'autre dans une chapelle souterraine du monastère. Là elle allait pleurer et prier pour le repos de l'âme de son père. Un jour qu'elle se tenait prosternée et mouillait les dalles de ses larmes, elle entendit derrière elle un bruit léger. Ayant relevé la tête, elle aperçut une forme d'ange aux cheveux blonds, aux ailes blanches... « Odile, dit l'ange, tes prières se sont élevées comme l'encens; elles sont arrivées jusqu'au trône de Dieu, et ont ouvert à ton père les portes du ciel, où il va se réunir à ta mère. » A ces paroles, Odile reconnaissante tomba le visage contre terre. Quand elle se releva, l'ange avait disparu, et une douce odeur s'échappait du tombeau d'Etticho et de Bereswinde.

Un jour, un pauvre homme, faible et malade, s'étant mis en devoir de monter au monastère pour y recevoir son aumône accoutumée, ne put cette fois gagner le sommet de la montagne; s'arrêtant au milieu, il était tombé haletant de fatigue et de soif. Odile vint à passer; émue des souffrances du mendiant et pleine de confiance en Dieu, elle frappa le rocher avec son bâton pastoral, et aussitôt surgit une eau pure et abondante, qui désaltéra et rendit les forces au pauvre vieillard. Mais Odile, voyant que les infirmes ne pouvaient gravir jusqu'au sommet du couvent, appelé Ober münster, en fit bâtir un autre au bas de la montagne, qui fut appelé Nieder münster, et dont elle fut encore nommée abbesse.

Après une longue vie de prières et de bienfaits, Odile tomba malade. Alors elle appela ses religieuses auprès de son lit, leur donna ses dernières instructions, leur conseillant de persévérer dans la voie qu'elles avaient suivie jusqu'à ce jour. « Quant à moi, reprit-elle, ma course est terminée ici-bas; il n'est plus de temps pour moi sur la terre: je vais entrer dans l'éternité. Adieu, mes sœurs; nous nous reverrons au ciel, où nous ne nous quitterons plus. »

Les religieuses pleuraient; à travers leurs sanglots, Odile se leva sur son séant, les embrassa toutes l'une après l'autre, puis se recoucha dans sa peau d'ours, laissa retomber sa tête sur la pierre, et attendit... Les religieuses s'étaient mises en prières... Soudain une clarté pénétra dans la pauvre cellule: un ange aux blanches ailes parut tenant dans ses mains un calice d'or, et prenant entre ses doigts une hostie sacrée, il s'approcha d'Odile, et lui donna le pain du voyage... Quelques moments après, l'ange avait disparu; Odile était montée au ciel après avoir vécu cent trois ans sur la terre.

Ses restes mortels furent déposés dans la chapelle, à côté de ceux du seigneur Etticho et de Bereswinde. Quand les calvinistes dispersèrent les ruines de Nieder münster et celles d'Ober münster, les reliques de la sainte furent miraculeusement sauvées et transportées en grande pompe dans l'église cathédrale de Strasbourg. On voit sa châsse sous l'autel de saint Liguier. Trois bas-reliefs représentent les principaux événements de sa vie. Sur le premier: une vieille servante porte sur sa tête une corbeille de jonc dans laquelle est un petit enfant les paupières closes. Sur le deuxième: Odile frappe de son bâton pastoral le rocher de la montagne de Hohenbourg, et en fait sortir une eau claire et abondante. Enfin le troisième représente la sainte couchée sur la peau d'ours, la tête appuyée sur la pierre, et recevant la communion de la main d'un ange.

Le 13 décembre, anniversaire du jour de sa mort, de tous les points de l'Alsace les habitants accourent à la chapelle de Sainte-Odile pour toucher sa châsse; les aveugles vont se baigner les yeux dans les eaux de la fontaine qui coule au milieu de la montagne, et telle est au ciel l'intercession de la sainte patronne des Vosges et de l'Alsace, que de nombreux miracles s'opèrent en son nom, et que beaucoup d'aveugles y recouvrent la vue. L. B.

Méditation.

Quand l'homme est jeune, il vole au devant de la vie,
Quel est son but alors, son rêve, son envie ?
Ne le demandez point, il ne le connaît pas.
Ce qu'il veut avant tout, c'est marcher à grands pas.
Aussi, dès que son pied peut frapper la poussière,
Comme un poulain fougueux il entre en la carrière.
Vainement une voix lui crie avec amour :

« Prends garde ! n'use point ta vigueur en un jour.
» Le chemin où tu vas contient plus d'un abîme,
» Souvent pour s'être cru trop fort, on est victime.
» Celui-là seul parvient qui ne se hâte pas.
» Modère-toi, jeune homme, ou bien tu te perdras ! »
Il n'entend rien : il vole, il court, rien ne l'arrête.
Et d'ailleurs après tout pourquoi courber la tête ?
N'est-il pas tout-puissant ? n'est-il pas sûr de lui ?
Un astre, à son départ, soudain n'a-t-il pas lui ?
Est-ce pour l'effrayer qu'on lui parle d'abîme ?
N'a-t-il pas lui, jeune homme, une âme magnanime !
Qu'un danger s'offre à lui, d'un mot il le vaincra !
Et puis, s'il s'est trompé, qu'importe ! il reviendra.
Il va donc en avant, superbe et plein de joie.
Tout ce qu'il a reçu de force, il le déploie.
Dans son besoin de voir, à la hâte, au hasard,
Au fond de toute chose il plonge son regard.
Tout l'appelle : en un jour il lui faut tout connaître ;
De tout, en un seul jour, il lui faut être maître ;
Il ne s'arrête pas !... il court, il court sans fin,
Il s'élance vers tout : à ses yeux rien n'est vain.

Oh ! pendant un instant comme son cœur tressaille !
Comme, pour qu'on l'admire, il redresse sa taille !
Comme il semble au combat défier le destin !
Comme il jette sur tous un sourire hautain !

Cependant il arrive une heure, heure livide !
Où dans lui, tout d'un coup, il rencontre un grand vide.
Il s'est pressé trop vite ! il le voit ! Éploré,
Dans un sentir mauvais il se sent égaré.
C'en est fait du bonheur ! la nuit sombre est venue ;
L'astre qu'il avait pris pour guide est sous la nue ;
Qu'il marche, à chaque pas il trébuche en chemin ;
Ce qu'il touche à présent, devient froid sous sa main.
Il s'est pressé trop vite ! — Avec transe, avec larmes,
Il songe aux jours passés, hélas ! si pleins de charmes !
Il maudit cette ardeur qui si loin l'a porté ;

Il se dit qu'ignorer est la félicité.
Il voudrait revenir ! il s'agite, il appelle...
Mais alors, ô douleur ! ô justice éternelle !
La voix qu'il n'avait point écoutée au départ,
Lui crie avec un rire amer : — « Il est trop tard ! »

Et maintenant, allez ! courez, volez sans cesse !
Hâtez-vous d'arriver ! partez, blonde jeunesse !
Aux lieux où vous vivez le bonheur vient s'asseoir,
Qu'importe ! quittez tout, hâtez-vous de savoir !
Allez, allez, enfants ! abandonnez vos mères ;
Du monde à parcourir faites-vous cent chimères ;
N'écoutez rien ! prenez votre essor en chantant...

Voilà quel avenir radieux vous attend !

CÉPHAS ROSSIGNOL (*Dieu et Famille*).

Revue des Théâtres.

Quand l'amour s'en va... l'amitié reste,
comédie-vaudeville en un acte, par
MM. Laurencin et Marc Michel.

La scène se passe de nos jours, dans le salon
d'un château de la Basse-Bretagne.

Mademoiselle Césarine - Hippolyte de Koatodon avait une nièce, Emma ; l'amiral de Koatodon, son frère, avait un protégé, Jules de Mérigny, aspirant de marine. M. et mademoiselle de Koatodon résolurent de marier ensemble les deux jeunes gens. Mademoiselle de Koatodon n'ayant même jamais été fiancée à personne, s'était imaginée que de jeunes époux devaient s'aimer toujours d'amour, que la femme devait toujours être pâle, soupirer, errer, triste et pensive ; que le mari devait toujours être maigre, ne pas manger, et faire des bouquets pour les offrir à sa femme. Emma, bonne, simple, naturelle, mais élevée par sa tante, d'après ses conseils, s'efforçait, pour plaire à son mari, d'être exaltée, romanesque et sentimentale ; Jules, faible, d'une santé délicate, s'était prêté à tous les goûts de sa femme. Le soir, ils se promenaient au clair de la lune ; le jour, ils faisaient de la tapis-

serie ; ils soignaient Blanche, la bonne chèvre dont Jules buvait le lait, ou chantaient ensemble cette romance de Masini :

Petite fleur des bois,
Je t'aime, je t'aime.

Mais après trois mois de mariage, l'amiral, qui a reçu l'ordre d'aller croiser dans les mers du Sud, emmène avec lui son protégé.

Cinq ans se sont écoulés ; Jules revient au château, il meurt de faim et de fatigue ; car pour arriver plus vite, il a fait, à cheval, quinze lieues en trois heures. La mer et les voyages l'ont singulièrement changé. Ce Jules, si délicat, si frêle, est devenu un gros et bien portant capitaine de corvette, qui fume sa pipe et jure par : mille sabords. Mademoiselle de Koatodon est assez désenchantée de ne pas le voir revenir poitrine... Cependant elle lui fait donner une tasse de lait de chèvre, va doucement prévenir Emma du retour de son mari, afin qu'elle n'en meure pas de saisissement, et qu'elle ait le temps de mettre une robe blanche et de placer une rose dans ses cheveux. Emma trouve aussi que Jules est bien engraisé, elle craint qu'il n'en aime plus... Cependant elle le fait chanter :

Petite fleur des bois,
Je t'aime, je t'aime.

Elle veut qu'il continue les pantoufles en tapisserie qu'il a commencées, il y a cinq ans, pour sa tante. Le pauvre capitaine est au supplice, car il se meurt de faim, tombe de sommeil, et se trouve fort ridicule en tenant sur ses genoux un métier à broder. Sa femme s'aperçoit du malaise et de l'embarras qu'il éprouve; elle l'attribue à la perte de l'amour qu'il avait pour elle; afin de s'en assurer, elle lui fait mille questions sur Blanche, leur chèvre favorite, sur le lieu de leurs promenades, sur leurs occupations chéries... il a tout oublié! Emma décidément ne se croit plus aimée; mademoiselle de Koatodon est furieuse... Bref, le capitaine n'y peut plus tenir... une séparation est décidée. Mademoiselle de Koatodon se rend chez son avocat, et Jules se hâte de faire demander madame de Mérigny. Son parti est pris, il se sent plus calme, met sa pipe sur la cheminée et un briquet phosphorique sur une table à ouvrage. Emma se rend aux ordres de son mari; il la prie de s'asseoir, et comme elle regardait la pipe avec inquiétude, il la rassure en mettant sa pipe loin de lui, sur la table à ouvrage. Pour se servir de contenance, Emma prend sa tapisserie. « Je ne veux pas, lui dit Jules, pour mon repos et pour le vôtre, que mademoiselle de Koatodon soit présente pendant que nous allons régler nos intérêts. Croyant que notre amour serait éternel, nous avons échangé entre nous une double donation de nos biens. — Si vous voulez, monsieur, dresser un acte de renonciation, je suis prête à le signer. — Il reste encore à partager le legs de notre oncle de Mérigny. Ce legs se compose d'un hôtel à Paris, de ce château, et de la petite terre de Messival. — Où nous avons passé le premier mois de notre mariage. — Voulez-vous l'hôtel et le château? je garderai Messival. — Y pensez-vous!... Cette propriété ne vaut pas le quart... — Mais la chasse y est fort belle... et... un mari garçon... — C'est que je désire garder cette terre, j'ai... (se reprenant) ma tante a

l'habitude de s'y rendre avec moi chaque année dans les premiers jours de septembre. — L'anniversaire de notre union. — Vous voyez qu'il vous serait facile de trouver une retraite plus agréable... D'ailleurs, si la chasse vous y plaît tant... — Vous souffrirez?... mais si vous y étiez?... — L'hospitalité se doit à tout le monde. — Aux étrangers, dit Jules. — Aux anciens amis, reprend Emma. — Au fait, nous ne sommes pas ennemis... Nous nous séparons, parce qu'il y a entre nous incompatibilité de penchants, de caractère... Vous, grâce à votre tante, vous êtes restée telle que je vous ai laissée... un peu romanesque... Tandis que moi, les voyages, la mer... Bref, vous ne pourriez jamais vous faire à mes manières, et moi je sens que je ne pourrais jamais reprendre mes airs de damoiseau, et la preuve, c'est que je revenais près de vous avec des idées qui vous paraîtront bizarres, ridicules. — Ah!... monsieur! — Si... Si!... Je me disais: ces cinq années auront donné à Emma de la raison, du bon sens. — Oh!... — Pardon!... je voulais dire de l'expérience. — A la bonne heure. — Que diable! me disais-je encore, nous ne sommes plus des enfants, nous n'allons plus nous replonger dans ces fadaïses qui nous rendaient si tristement heureux... Moi, je mettrai là un vert moins foncé, dit le capitaine, s'interrompant et regardant la tapisserie d'Emma. — Pourquoi?... lui demande-t-elle. — Parce que, avec le rose, votre vert jurera en diable. — Vous croyez?... C'est possible! (Il choisit la pelote de laine du vert qu'il a indiqué, et la lui donne.) Merci! (Elle lui offre la pipe qu'elle a prise sur la table.) — Bien obligé! (Il bourre sa pipe.) — Et... ces idées?... reprend Emma. — Je comptais, disais-je, revenir auprès de ma femme pour y vivre sans façon, sans étiquette. L'été, remplacer nos sentimentales promenades au clair de la lune, par des excursions dans le voisinage. — Avec votre femme? — Tousjours... répond Jules; et l'hiver, comme la

campagne offre peu de charmes et beaucoup de monotonie. — Oh ! mon Dieu, oui... Eh bien ! — Nous allons à Paris. — A Paris ? — Oui, en passant par Naples, Venise et Florence. — Vraiment ! (Regardant la pipe que Jules tient à la main, et sur laquelle de petites figures sont gravées.) Tiens ! c'est joli ! — Oui, c'est original ; je l'ai achetée à Mexico... Une demoiselle fumerait la dedans. (Comme il paraît chercher quelque chose, Emma ouvre le briquet et allume une des petites bougies.) — Ainsi, reprend-elle, vous arrivez à Paris?... — Pour l'époque des concerts, des soirées, des spectacles, des bals. — Des bals ? — Ma femme n'en n'aurait pas manqué un. (Emma quittant son travail.) — Pas un?... — Pas un, morbleu !... (S'apercevant qu'il jure.) Ah ! pardon... — Oh !... allez ! allez !... dites toujours ! — Le printemps nous ramènerait au château, et en retour de mes sacrifices pour plaire à ma femme, je lui aurais demandé... (Elle lui donne une allumette.) Merci ! (Il allume sa pipe.) — Des conditions ! reprend Emma, c'est trop juste... Vous auriez demandé?... — De l'indulgence pour mes manières, un bon accueil pour mes amis. — Je leur aurais serré la main. — Et puis, un peu de tolérance pour quelques habitudes de bord, pour une pipe. (Ils s'aperçoivent qu'il fume.) Eh bien !... Ah ! madame... je vous demande pardon. — Oh ! continuez... vous voyez que je ne tousse pas. — N'importe !... Mais qu'est-ce qui a donc ?... — Moi. — Vous ! (Tous deux se mettent à rire.) Je ne m'en suis pas aperçu... j'étais dans le feu de la conversation, en vous racontant mes projets, mes chimères... — Et si je vous disais que de ces chimères j'en ai rêvé quelques-unes... — Ainsi, la vie dont je vous ai fait le tableau ne vous aurait pas trop déplu ?... — Pas trop. — Elle ne vous effrayerait pas ? — J'ai du courage !... la femme d'un capitaine de corvette ! — Il serait possible ! s'écrie Jules. Comment, Emma, tu me laissais croire... — On m'avait assuré que le moindre chan-

gement en mes manières te tuerait. — C'est comme à moi... Mais alors... (Tous deux rapprochent leur chaise.) — Mais alors nous nous entendons, dit Emma, toute émue. — Et nous pourrions... reprend Jules lui baisant la main. Qui diable a été nous fourrer dans la tête... — Que nous nous détestions, dit Emma, — Que nous ne pouvions plus vivre ensemble, reprend Jules. (En ce moment accourt mademoiselle de Koatodon.) Et parbleu ! s'écrie-t-il, c'est notre tante ! »

La pauvre demoiselle arrive les mains pleines des papiers nécessaires à une séparation.

« Rassurez-vous, ma tante, lui dit Emma, je suis heureuse, il m'aime encore... moins, peut-être... mais mieux qu'autrefois. — Oui, chère tante, reprend Jules, ce n'est plus l'amour, ce sentiment exalté, exigeant, susceptible... qu'un rien blesse, irrite, envenime... Entre ma femme et moi, désormais, c'est une bonne et solide amitié, patiente, inaltérable, indulgente... Cela vaut mieux, croyez-moi... *Quand l'amour s'en va... — L'amitié reste,* » ajoute Emma, lui tendant la main avec une tendre affection.

Mais mademoiselle Césarine-Hippolyte de Koatodon n'en continue pas moins de plaindre sa nièce, qu'elle regarde comme une femme sacrifiée, méconnue, dédaignée par un homme sans délicatesse, sans la moindre sensibilité, par un ingrat qui ne l'aime plus, qui ne l'a jamais aimée !

Mon Dieu, mesdemoiselles, combien de jeunes couples ont été pour toujours désunis, pour toujours malheureux, parce que un tiers, dans le commencement de leur ménage, s'était interposé entre eux... A votre tour, lorsque vous serez devenues épouses, ne vous plaignez jamais à personne de votre mari, et ne souffrez jamais que personne ne vous plaigne... Mais c'est une réflexion que cette jolie petite pièce vous a sans doute déjà suggérée.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Chaque époque a ses modes, ses goûts, ses habitudes ; la nôtre pourra se résumer ainsi : la manie des voyages. C'est que chacun s'en mêle !... depuis le pauvre savetier qui fait son tour de France, et le riche jeune homme qui fait son tour du monde, jusqu'aux princes, aux rois et aux reines qui, à l'exemple de leurs sujets, se sont aussi mis à voyager ; si bien que maintenant, la terre, la mer sont parcourues en tous sens... on dirait un grand jeu de barres.... Il n'y a pas jusqu'à ta très-humble servante qui, malgré son antipathie pour tout changement de lieu, malgré son effroi pour tout moyen de transport, arrive en ce moment de la Suisse, de l'Italie. Maman m'a dit ce matin : « Prends ton ombrelle, partons. » Nous sommes montées en omnibus, et... nous sommes entrées dans le canton de Fribourg, dont le territoire est de 27 milles géographiques carrés, la population de 87,000 âmes répandues dans 6 petites villes, 200 villages, 300 hameaux, et une foule de fermes isolées. Cette population offre une grande variété de paysage, de langage, de costume, de mœurs. Fribourg a ses habitations sur des rochers à pic, suspendues au-dessus du torrent de la Sarne, ou bien cachées dans le fond des ravins ; un nouveau pont suspendu dans les airs, au-dessus des églises, des tours et des maisons qui s'élèvent au bord de ce torrent, réunit deux montagnes. Fribourg est le siège d'un évêché ; il renferme plusieurs couvents d'hommes et de femmes, ainsi qu'un grand nombre de chapelles et d'églises. Parmi ces dernières, on remarque celle de Saint-Nicolas, dans le style gothique, construite au douzième ou au treizième siècle ; sa tour, qui possède un magnifique carillon, a 250 pieds de hauteur.

Quand nous sommes arrivées à Fribourg, c'était par un beau jour du mois de mai

1839 ; les arbres étalaient leur riche verdure, la terre prodiguait ses plus belles plantes, ses plus gaies fleurs.... le soleil brillait sur les toits des habitations, sur le torrent, sur les chemins... Tout à coup le ciel s'obscurcit, la neige tombe à flocons, et nous voyons la tour Saint-Nicolas, les arbres, les plantes, les fleurs, les toits, les chemins, recouverts de trois pieds de neige !...

Un quart d'heure après, nous arrivions à Rome par la route d'Ostie, et nous entrons dans la basilique de Saint-Paul, construite par Constantin le Grand, à la demande du pape saint Silvestre, sur l'emplacement de la sépulture de saint Paul. Nous admirâmes la nef et les bas-côtés, soutenus par quatre rangs de colonnes corinthiennes, en marbre précieux, formés chacun de quatre-vingts colonnes ; le dallage, composé de fragments irréguliers de marbres couverts d'anciennes inscriptions ; une mosaïque représentant le Sauveur entouré de ses apôtres, formant la voûte de la nef ; les murailles ornées des portraits des papes que saint Léon avait fait peindre ; à partir de saint Pierre, il s'en trouvait 258. A ce sujet, une notice nous dit que Pie VI, placé de l'autre côté de saint Pierre, avait terminé cette série de portraits, lorsque cela fit dire aux Romains qu'il n'y aurait plus de papes puisqu'il n'y avait plus de place pour leurs portraits ; mais Pie VII fit mentir cette prédiction, en ordonnant de placer son portrait sous celui de saint Pierre, et recommençant une nouvelle série.

Quand nous sommes entrées dans la basilique de Saint-Paul, c'était au mois de juillet 1823, il faisait nuit : une quantité de petits cierges brûlaient, placés sur un portebougies ; la lune éclairait une partie de l'édifice. Bientôt le jour paraît lentement... le feu a tout détruit !... Les poutres de cèdre, qui formaient la toiture, sont tombées çà et là ; les colonnes de marbre, de porphyre, sont brisées, calcinées par le feu. Heureusement le Sauveur et ses apôtres, bon nombre de portraits des papes et le grand autel, sous

lequel se trouvent déposées les reliques de saint Paul, ont été respectés par les flammes..

Une demi-heure après avoir quitté ces augustes ruines, nous descendions d'omnibus, et me voilà tranquillement assise, et t'écrivant le récit de notre long voyage.

Je te vois d'ici ouvrant de grands yeux fixes, appuyant ton front légèrement penché sur ta main gauche, avançant tes lèvres pour faire une jolie petite moue; puis, haussant les épaules, t'écrier : « Comment! hier elle part en omnibus pour aller en Suisse, en Italie? elle s'y trouve le printemps de 1823, l'été de 1839, elle en revient une heure après... toujours en omnibus!... Mais elle est folle! »

Rassure-toi, chère petite, trois mots vont tout t'expliquer.... *J'arrive du Diorama*, qui, ainsi que le phénix, vient de renaître de ses cendres; car tu sais qu'il a été brûlé lorsque ses beaux tableaux étaient peints par M. Daguerre, à qui nous devons l'invention du Daguerrotypage; c'est maintenant M. Bouton qui opère les miracles dont je viens de te faire le curieux récit.

Voyons maintenant comment je me tirerai de l'explication de nos utiles et de nos futiles travaux.

Le n° 1 est un entre-deux garni, seulement d'un côté, d'une petite dentelle légèrement froncée, et un entre-deux garni des deux côtés. Tu te rappelles la guimpe n° 9, planche IX; avec les modèles de cette guimpe tu peux t'en faire une autre que je vais t'expliquer: au lieu de l'ouvrir par derrière, ouvre-la par devant, fais-y de chaque côté deux petits ourlets, monte les plis du haut sur une petite bande de mousseline, haute de 2 centimètres et longue de 40 centimètres; rabats cette petite bande sur les plis; au bord de cette petite bande couds, à surjet, l'entre-deux, qui est long de 45 centimètres, en le fronçant de 5 centimètres, afin qu'il puisse s'arrondir en rabattant autour du cou; tu places un bouton sur le petit bout de l'entre-deux qui n'est pas garni, et tu fais une bride au bout opposé, sous la

dentelle. L'entre-deux qui, des deux côtés, est garni d'une dentelle, c'est le jabot long de 20 centimètres; ce jabot doit rester détaché. Je te ferai observer que ce dessin est placé à l'envers, le jabot devant se trouver sur la droite. Quand on met cette guimpe sous une robe montante ouverte devant, on rabat le jabot sur la robe. J'ai acheté ce fichu au *Symbole de la paix*.

Le n° 2 est un entre-deux de mousseline, qui peut te servir pour faire ce fichu.

Le n° 3 est un coin de mouchoir qui se répète à chaque coin, et produit beaucoup d'effet; cependant il n'est pas très-long.

Achète 2 mètres 50 centimètres de dentelle, haute de 6 centimètres; les coins en emploient 12 centimètres;—50 centimètres carrés de batiste claire, fais-y tout autour 3 ou 4 centimètres de jours.

Voici comment je te conseille, soit au métier, soit au plumetis, d'exécuter le dessin de cet élégant mouchoir, que j'ai appris à broder chez madame Chardin, où il coûte 7 francs tout dessiné sur belle batiste.

Les trois feuilles de chêne réunies se font au passé, à partir de chacun des traits qui indiquent leurs côtes; ces côtes resteront donc vides, et laisseront voir la batiste. — Les feuilles longues, tu les broderas au passé d'un côté; l'autre côté, tu le broderas en faisant un point de cordonnet, et tu le rempliras par le point d'armes que je t'ai indiqué; c'est-à-dire que sur ces grains noirs tu feras deux petits points au passé, que tu recouvriras de deux autres petits points, aussi au passé, de manière à former un grain de sable. — Cette feuille bizarre, qui est dentelée, se brode d'un côté au passé, et de l'autre côté, les deux traits qui la dessinent se brodent en points de cordonnet. — La fleur sera formée de points de cordonnet, de passé, de point d'armes, et ce qui indique des jours sera fait en point de Paris.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui se continue tout autour.

Achète 58 centimètres carrés de bonne

batiste,—fais dessiner ce mouchoir ou dessine-le d'après ce modèle;—replie en dedans l'ourlet à partir du zéro; coupe en biais le dessous de l'ourlet qui fait la corne et réunis-le par un point de côté, très-pressé, en ayant soin de ne pas traverser en dessus; de cette manière la batiste ne sera que double à la corne; — bâtis ce mouchoir sur ton papier vert gommé;—avec du coton à broder, passe un point très-près, tantôt dessus, tantôt dessous, en suivant les traits qui forment ce dessin que tu brodes en points de cordonnet. — Quand ton mouchoir est brodé, découpe, en dessous, la batiste aux endroits qui sont indiqués clairs : les endroits rayés indiquant que la batiste doit rester double.

Ce genre de mouchoir est tout nouveau, et nous convient d'autant mieux qu'il n'a pas besoin de dentelle. Je te le recommande. Depuis longtemps on ne brode plus de mouchoir en application, voilà pourquoi je ne t'en envoie pas. Je ne t'envoie pas non plus les années de notre journal que tu me demandes dans ta gracieuse lettre, parce que de 1833-34-35-36 et 37, il ne nous reste que l'année 1835... la veux-tu ?

Le n° 5 est le dessin de la moitié du sac à tabac que tu m'as demandé. Il se brode en point de chaînette.

Achète du casimir noir—du cordonnet : en soie vert foncé—vert pâle—et en or. — Le trait qui est indiqué par une croix, suis-le en points de chaînette vert foncé—le trait indiqué par une étoile, suis-le en points de chaînette vert pâle—en dedans de ces dessins à côté de chacun de ces deux points de chaînette couds le cordonnet d'or, en y passant par-dessus du cordonnet de soie couleur d'or.

Tu peux aussi broder ta blague en cordonnets de soie de deux nuances de bleu, de deux nuances de rouge — ou bien encore avec une soutache or et vert, or et bleu, or et rouge. J'ai vu cette blague rue Saint-Honoré.

Le n° 6 est le dessin du fond ; tu le brodes de même que la blague.

Lorsque tu as fini, tu achètes de la peau blanche—80 centimètres de ganse—deux glands formés de cordonnets pareils à ceux que tu as employés pour broder la blague. Tu vois que le dessin est un peu plus étroit du haut ainsi que du bas ; tu le tailles de même en laissant tout autour 15 millimètres et 2 centimètres en plus dans le haut, pour former une coulisse.—Avec la peau blanche tu tailles la doublure—tu tailles le fond de casimir noir exactement rond, en laissant tout autour ce qu'il lui faut de largeur pour être cousu au n° 5 — avec la peau blanche tu tailles la doublure du n° 6 — puis tu tailles un rond de carton ayant tout autour 5 millimètres de moins — tu couds ensemble, à l'envers, les deux côtés du n° 5 — tu y ajoutes le n° 6 — tu bâtis la doublure de peau sous le dessus ; tu la couds, un côté sur l'autre, sans remplis, à points de côté ; après avoir introduit le rond de carton entre le dessus et la doublure, tu la bâtis et tu la couds, aussi sans remplis, à points de côté sur la doublure du n° 5 ; puis tu fais un ourlet dans le haut de cette blague pour y passer les deux bouts de ganse ronde auxquels tu coudras les deux glands.

Si tu voulais faire la ganse et les glands, tu prendrais du cordonnet en soie vert foncé, vert pâle, et or ; tu les tresserais de manière à en former une espèce de ganse plate. Quant aux glands, coupe des morceaux de cordonnet : vert foncé, vert pâle, longs de 20 centimètres, que tu mêles ensemble ; du cordonnet d'or long de 10 centimètres que tu places sur les cordonnets de soie ; avec une aiguille enfilée de cordonnet d'or, passe sous ces cordonnets, au milieu de leur longueur, noue ce cordonnet, repasse-le plusieurs fois bien serré, puis redescends-le 2 centimètres plus bas, afin de former la tête du gland que tu recouvres de cordonnet d'or en y faisant une espèce de feston. Pour les glands aie soin que les brins de cordonnet d'or se trouvent en dessus.

Le n° 7 est un dessin de bretelles que tu m'as demandé ; il peut se faire sur canevases de soie noire ou blanche.

Le n° 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 9 est la longueur d'un sac et le modèle du crochet qui doit former ce sac. J'ai appris à le faire au coin de la rue Castiglione.

Ce travail se nomme crochet allemand ; comme le point de chaînette qu'il produit ressemble aussi à une maille de tricot ordinaire, je me servirai du mot maille.

Achète un crochet, du cordonnet en soie noire, en soie ponceau, en or.

Avec un des bouts du cordonnet noir, forme un nœud coulant de manière à ce qu'il te reste une boucle ; prends dans ta main gauche l'extrémité de cette boucle, en la tenant sous ton pouce, place sur ton index l'autre bout de cordonnet, et retiens-le avec tes autres doigts ; alors, pour faire la première maille, passe ton crochet au milieu de cette boucle ; avec ton crochet, prends le cordonnet en dessous, devant toi, ramène-le pour le sortir au milieu de cette 1^{re} boucle ; prends le cordonnet en dessous devant toi, ramène-le pour le faire sortir au milieu de la 2^e boucle, recommence jusqu'à ce que tu aies le double de la longueur du modèle n° 9.

Le 1^{er} rang fini, reviens sur tes pas. Passe ton crochet sous le cordonnet comme si tu voulais faire une maille ; ne la fais pas, passe ton crochet en dessus, au milieu de la 4^e maille qui se trouve avant la fin de ce 1^{er} rang ; ramène ta laine sur le crochet (tu dois avoir 4 brides sur ton crochet) ; fais une maille en passant la 4^e et dernière bride au milieu de cette 4^e maille — passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir encore 4 brides), et fais-le sortir sous les deux dernières brides — passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir 3 brides), et fais-le sortir au milieu des deux dernières brides qui te restent.

Nous appellerons *jour* ce que tu viens d'exécuter.

Fais une maille simple, passe ton crochet sous le cordonnet comme si tu voulais faire une maille, ne la fais pas, — passe ton crochet en dessus, au milieu de la 2^{me} maille qui se trouve après le premier jour ; ramène ta laine sur le crochet (tu dois avoir 4 brides sur ton crochet) ; fais une maille en passant la 4^{me} et dernière bride au milieu de cette 2^{me} maille. — Passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir encore 4 brides) et fais-le sortir sous les deux dernières brides. — Passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir 3 brides) et fais-le sortir au milieu des deux dernières brides qui te restent.

J'ai recommencé ce *jour* afin que tu voies qu'excepté le premier *jour*, tous les autres se forment en passant le crochet au milieu de la 2^{me} maille. — Tu reviens encore une fois sur toi-même ; — quand ce deuxième rang de *jours* est fini, tu casses ton cordonnet noir, tu le noues au cordonnet d'or et tu recommences deux rangs de *jours* ; — tu casses ton cordonnet d'or, tu y noues le cordonnet ponceau ; — le cordonnet d'or ; — le cordonnet ponceau — le cordonnet noir pour recommencer le cordonnet or, et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies une largeur de 15 centimètres au moins. Tâche de finir par le cordonnet noir.

Ainsi : fais toujours 4 mailles simples pour commencer une raie de *jours*, et une maille simple pour commencer chacun de ces *jours*.

Ce sac se double en satin blanc ; on fait des deux côtés une couture rabattue, et on place le brillant du satin sous le point de crochet.

Ce sac se termine du haut par un ourlet dans lequel tu passes une ganse formée de noir, de ponceau et d'or. Cette ganse et les deux glands tu peux aussi les faire toi-même comme ceux de la blague.

Ce crochet sert aussi pour des bourses longues : les glands pareils à ceux de ce sac.

Ce crochet, exécuté en laine, sert encore à faire des couvrepieds ; on peut varier les laines à l'infini.

Le n° 10 est le côté du devant d'un corsage qui est fermé derrière ; il se fronce cinq fois à partir du bas de la taille, au milieu du devant ; il se fronce une fois du haut.

Le n° 11 est une des deux pièces d'épaules à laquelle on coud ce côté du devant. Les deux étoiles indiquent où ces morceaux doivent se réunir.

Le n° 13 est la moitié du dos ; il se fronce trois fois, à partir du bas de la taille, au milieu du dos ; et du haut il se réunit à l'autre côté de la pièce d'épaule. La façon de cette robe est négligée.

Voilà l'automne, ses matinées froides, ses soirées humides, ses nuages qui courent poussés par le vent : adieu les fleurs, les feuilles, le chaud soleil ; il faut envelopper ses robes légères et désenvelopper ses robes lourdes... Les dessins écossais seront toujours de mode ; on en faisait en soie, en mousseline de laine ; on en fait maintenant en coton, en mérinos ; on vend des écharpes de flanelle écossaise, qui seront très-convenables pour nous cet hiver. Les chapeaux se porteront plus grands ; j'ai déjà vu dans les magasins des chapeaux de velours ornés de rubans roses, bleu-foncé ; cela donnerait de la fraîcheur à nos vieux chapeaux.

Je serais fort embarrassée de te dire ce qui se portera ; cependant, si j'allais me promener en visite à la campagne, je mettrais une robe de mérinos gros-bleu, faite en amazone sur les modèles n°s 7, 8 et 12, planche IV ; — une très-ample pèlerine en biais sur le dos, en droit fil devant ; — un col à la chevalière, en jaconas, doublé de jaconas, et des manchettes pareilles, sur les modèles n°s 4 et 5, planche II, ou 2 et 3, planche V ; mais ceux-ci montés sur une petite bande de jaconas double, haute de

3 centimètres du milieu et de 2 centimètres des deux bouts, afin que le col et la manchette qui sont cousus du côté du biais puissent retomber moins plats autour du cou et autour du poignet. — Une capote de gros-de-Naples à coulisse, — un voile de tulle de soie blanche, long d'un mètre, y compris un ourlet de 5 centimètres, fait double, et garni des deux côtés d'un ourlet pareil. Tu comprends que ce voile doit se relever en rabattant sur le côté comme celui des amazones. — Des gants de peau noire, — des bottines de prune noire, — une grande ombrelle noire en cas de pluie ou de soleil. Au milieu du jour, s'il faisait chaud, je me débarrasserais de ma pèlerine : il y a des saisons où il faut penser à tout, et des parties de campagne où il ne faut se charger de rien d'embarrassant pour soi, afin de pouvoir se charger pour les autres de tout ce qui est utile à leur bien-être, à leur santé.

Si j'allais à un bal de noce je voudrais avoir une robe de gros-de-Naples rose, faite sur les modèles n°s 7, 8 et 11, planche IV ; une Berthe sur le modèle n° 9, planche VIII, ornée d'une garniture de gros-de-Naples pareil, festonnée à l'emporte-pièce et plissée à la bonne femme ; le bas des manches garni de même, et sur la tête une couronne rose formée de petites fleurs de fantaisie très-serrées entre elles et sans feuilles, — ou bien une robe d'organdy blanc ornée au bas de la jupe de trois grands plis en comptant l'ourlet ; au-dessus de chaque pli serait cousu un ruban de satin blanc, plissé d'avance à la bonne femme ; la même garniture autour du haut du corsage, au bas des manches, — une longue ceinture de ruban pareil retomberait devant sur la jupe ; — des deux côtés de ma tête je placerais deux agrafes de camélias blancs, naturels ; — mes cheveux seraient relevés en bandeaux, — des gants blancs courts, — des souliers de satin noir.

Chez moi j'aurais une robe de mousseline de laine à petits carreaux gris et blancs

(il y en a à 40 centimes le mètre), faite sur les modèles n^{os} 9 et 10, planche IV, et n^o 10, planche VIII, — fichu-pèlerine en étoffe pareille, sur les modèles n^{os} 10 et 11, planche VIII, garni tout autour d'une bande de la même étoffe, ourlée et plissée à la *bonne femme*, excepté sur le côté gauche de la poitrine; — tablier en étoffe pareille, garni de même du bas et aux poches... Ainsi je pourrais étudier, écrire, travailler, donner un coup d'œil à la cuisine, sans craindre de tacher ou de faner ma robe... Mais il me paraît que vous, ma belle demoiselle, vous êtes plutôt disposée à jouer qu'à vous occuper utilement, puisque vous me demandez des charades et la manière de les exécuter. J'espérais cependant que les mots : Morphée (*maure-fée*), Vincennes (*vin-scène*), Champion (*chant-pion*), Tourmente (*tour-mante*), Hallebarde (*halle-barde*), et Pincette (*pain-sept*), que je t'ai indiqués page 123, 10^e année de notre journal, t'auraient aidée pour trouver d'autres mots... Mais, au fait, je dois te remercier au lieu de te gronder, puisque tu me donnes le plaisir de faire quelque chose qui te soit un plaisir. Voici ce que j'ai trouvé en cherchant bien; mais dans ce cas plus on cherche moins on trouve.

Cor-don. Pour mon premier : de jeunes seigneurs, une casquette sur la tête, portant une redingote, ayant pour ceinture un foulard qui soutient une longue gaine de couteau, — des piqueurs, les basques de leurs habits retroussées en dessous et le fouet à la main, — tous les chiens de la maison accouplés, — de nobles dames coiffées d'un chapeau d'homme orné d'un long voile, vêtues d'une robe façon amazone, ayant derrière un châle carré, attaché au bas de la taille par un de ses coins, tandis que sur leur bras gauche elles relèvent le coin qui traîne en guise de queue et que de l'autre main elles tiennent une houssine. — Les chasseurs rassemblés au milieu du salon; le cor retentit, les chiens sont découplés, tous entrant par une porte sortant par

l'autre, semblent courir après un cerf imaginaire... le cor fait entendre l'hallali... la bête est morte : les chasseurs défilent au milieu du salon, portant en triomphe le cerf imaginaire sur une espèce de brancard formé de deux bâtons appuyé sur leurs épaules.

Pour mon second : une vieille mendiante, couverte d'un vieux manteau brun dont le capuchon lui cache la figure, s'appuie sur un bâton, debout, auprès d'un puits formé de chaises placées en rond; — une pauvre jeune fille, portant une cruche de terre sur son épaule, vient pour puiser de l'eau; la mendiante lui demande à boire, la jeune fille rince sa cruche, l'emplit et la lui présente... mais, rejetant son vieux manteau, la vieille mendiante devient une jeune et jolie fée, couronnée de roses, vêtue de blanc; de son beau bras nu elle tient une baguette dont elle touche la jeune fille et lui dit : « Chaque fois que vous ouvrirez la bouche, il en sortira des perles, des diamants et des pierres précieuses. » — Quand la pauvre jeune fille a reçu ce don, elle s'éloigne, sa cruche de terre sur l'épaule. — Si tu crois que cela amuse tes spectateurs, la jeune et jolie fée se cachera de nouveau sous son vieux manteau brun; alors une élégante demoiselle, tenant un vase d'or, viendra pour puiser de l'eau : elle refusera de donner à boire à la mendiante, qui lui dira : « Chaque fois que vous ouvrirez la bouche, il en sortira des crapauds, des serpents et des couleuvres. » La belle impertinente rentrera au château, et la fée s'en ira de son côté. Cette scène est tirée du conte intitulé : *Les Fées*.

Pour mon tout : des hommes, la lèvre ornée de moustaches, le pantalon relevé jusqu'au genou, une écharpe pour ceinture, un habit dont les basques sont retroussées en dessous, un chapeau orné d'une plume ou de longs rubans pendants; — des femmes vêtues de noir, tenant un éventail, leur jupe raccourcie en dessous par des épingles, une écharpe ou un

mantelet noir posé sur leur tête et enveloppant leurs bras; — des enfants, à peine vêtus, jouant des castagnettes... tous viennent se mettre à genoux sur la route; — aussitôt un ermite, portant une longue barbe, faite d'un morceau de taffetas blanc, effilé du bas, vêtu d'un bournou ou d'un manteau à capuchon qui lui couvre la tête, sort lentement de sa cellule, donne des images aux femmes, des petites tapes sur les joues des enfants qui, dès qu'il a paru, ont cessé de jouer des castagnettes, et baissent le bas de sa robe, le cordon qui lui ceint la taille.

Pas-sage. Pour *mon premier* : des papas, des mamans, des jeunes gens, des demoiselles, arrivent dans un salon où ils sont reçus par la maîtresse de la maison, un bouquet à la main; on se fait des compliments, on se place sur des banquettes; le piano joue une ritournelle, on se met en place et l'on danse.

Pour *mon second* : Socrate étendu sur son lit, ses amis désolés l'entourent, on lui apporte une coupe... il boit la ciguë.

Pour *mon tout* : la Bérésina, indiquée par un drap étendu dans le salon; en travers de ce drap, un pont de chaises sur lequel passent des soldats français blessés, de pauvres femmes portant des enfants, d'autres soutenant des vieillards; quelques-uns de ces malheureux tombent dans l'eau...

Merlin (*Mère-lin*). Pour *mon premier* : un roi sur son trône, la vraie et la fausse mère, le bourreau, l'enfant... Rappelle-toi le jugement de Salomon.

Pour *mon second* : une veillée. A la clarté d'une lampe, des paysannes filent leur lin, les unes au rouet, les autres au fuseau, une vieille chante une ballade : *Henriette et Damon*, ou *le Juif errant*, tandis que des paysans assis par terre tressent des corbeilles de jonc.

Pour *mon tout* : un personnage très-grand, orné d'une longue barbe noire, d'un nez de carton, d'une énorme paire de lunettes, coiffé d'un haut bonnet noir

en forme de pain de sucre, sur lequel sont peints en rouge ou sont collés en papier découpé, la lune, le soleil et les étoiles; ce personnage vêtu d'une robe d'avocat, ou d'une longue robe de chambre à ramages, tient à la main une longue baguette blanche, et, assis devant une table couverte d'un long tapis, à la clarté d'une lampe, il lit dans un gros livre. Des jeunes filles, des jeunes garçons, en costume moyen âge, viennent chacun à leur tour lui demander de leur prédire l'avenir. Il leur demande leur âge, leur sympathie, leur antipathie, regarde les lignes de leur main, forme un cercle magique avec sa baguette, les place au milieu, leur annonçant que, lorsqu'ils se retourneront, ils verront leur avenir passer devant eux... Ils se retournent... l'enchanteur Merlin a disparu derrière un rideau... Les visiteurs ébahis se regardent et se sauvent en se signant. Pour tes acteurs le plus difficile n'est pas d'entrer en scène... c'est d'en sortir.

Voici une charade qui n'exige pas de costume. Écris en gros caractères A E I O U, séparément, sur un carré de papier. Pour *mon premier*, *mon second* et *mon tout* : cinq personnes s'attachent chacune une de ces lettres sur la poitrine et viennent se ranger l'une après l'autre devant les spectateurs; puis A E I U s'en vont l'un après l'autre, et... O reste (*Oreste*).

Mais tandis que nos mères sont heureuses de se mêler à nos jeux, il y a des mères qui pleurent... Hélas! leurs filles avaient amassé des trésors de talents, de science, d'instruction, elles entraient dans le monde et allaient jouir du fruit de leurs travaux, de leurs études, de leurs veilles... mais Dieu les aimait, il les a rappelées à lui!... Mademoiselle Marie Barrot, mademoiselle Claire de Lasalle, bonnes et belles, étaient sans doute fiancées... elles sont mortes... mademoiselle Léopoldine Hugo était mariée depuis six mois, elle se trouvait avec son jeune mari dans un canot : un coup de vent enfla la voile, le canot est retourné... Le

mari est bon nageur, il plonge au fond de l'eau pour aller y chercher sa femme qui, de ses petites mains, se tenait accrochée au canot; six fois il plonge pour l'arracher à la mort... ne pouvant y réussir, il reste au fond de l'eau afin de mourir avec elle... Pauvres mères! je les plains!... car elles ne voudront jamais être consolées!

Adieu!

J. J.

Ephémérides.

9 octobre 1726. *Mort de Montcalm de Candiac.*

La vie de cet enfant prodigieux se renferme dans l'espace de sept années, et cependant, outre sa langue maternelle qu'il connaissait par principes, il avait des notions assez avancées de latin, de grec et d'hébreu; il possédait l'arithmétique, savait la fable, le blason, la géographie et plusieurs parties importantes de l'histoire sacrée et profane, ancienne et moderne; il mérita l'attention et les hommages des savants à Nîmes, à Montpellier, à Grenoble, à Lyon, à Paris. C'est pour lui que fut imaginé le bureau typographique, ingénieuse imitation des procédés de l'imprimerie, appliqués à l'éducation des enfants. L'inventeur de ce moyen d'instruction, Dumas, était à la fois l'instituteur et le père du jeune Candiac, et la mort de cet enfant, causée par une hydropisie du cerveau, le laissa inconsolable.

Mosaïque.

Le Chasseur effréné,

Par BURGER.

C'était un dimanche, à l'heure matinale où le soleil commençait à dorer la coupole d'une haute cathédrale de la vieille Allemagne. Le son mesuré, argentin et solennel

des cloches appelait les fidèles à la célébration de la grand'messe, et déjà les chants pieux des chrétiens s'élevaient vers le ciel.

Le comte Otto, monté sur un étalon hennissant d'impatience, fit retentir son cor de chasse, « Halloh! halloh! à pied! à cheval! » cria-t-il s'élançant à la tête des chasseurs assemblés. Et la bande fongueuse se précipite avec fracas sur ses traces, et les aboyements des chiens déchainés retentissent à travers les champs, les bois et les montagnes.

Arrivée au lieu où deux chemins forment une croix, la troupe impie redouble ses cris de hurrah! hurrah! Soudain deux cavaliers apparaissent l'un à droite, l'autre à gauche. Le cheval du premier est blanc comme la neige, celui du second est rouge comme le feu.

Qui étaient ces deux cavaliers? Je le soupçonne, mais je n'en suis pas sûr.

Celui de droite avait une douce et sublime figure, ses yeux bleus brillaient d'une lumière céleste; celui de gauche avait le teint pâle et livide, ses yeux noirs lançaient des éclairs comme les nuages en lançant dans une tempête.

« Soyez les bienvenus, chevaliers, s'écria joyeusement le comte en se frappant d'une main sur la cuisse et de l'autre agitant son chapeau au-dessus de sa tête; vous arrivez à propos pour assister au noble divertissement de la chasse. Nul plaisir au ciel et sur la terre ne saurait offrir plus d'attraits.

— Il y a un temps pour la chasse et un temps pour la prière, lui fit observer le cavalier de droite; le bruit de ton cor n'est pas en harmonie avec le son des cloches et avec le chant pieux des fidèles. Retourne sur tes pas, wildgrave; ta chasse ne sera point heureuse aujourd'hui.

— En avant! en avant! mon noble comte, s'écria le cavalier de gauche; laisse sonner les cloches, laisse chanter les hymnes!... le royal plaisir de la chasse t'appelle... allons!

— Bien parlé! mon brave compagnon de gauche, s'écria le rhingrave, bien parlé! tu es un héros selon mon cœur. Toi, mon jeune ami de droite, va marmotter ton *Pater* à l'église; quant à moi je ne prends jamais conseil que de mes fantaisies. »

Et hourrrre, hourrrre, hourrrre, la chasse traverse les champs, monte et descend les montagnes; les deux cavaliers se tenant toujours à droite et à gauche du comte. Tout à coup un cerf blanc, un cerf dix cors, bondit au loin.

A cette vue, le wildgrave sonne du cor, la course des chasseurs à pied et à cheval devient plus impétueuse; on en voit tantôt devant, tantôt derrière, tomber sous les pieds des chevaux. « Qu'ils tombent au fond de l'enfer, s'écrie le comte, qu'importe! rien ne doit troubler mes plaisirs. »

Le noble cerf, croyant trouver une retraite assurée, va se blottir au milieu des épis d'un champ de blé. Aussitôt un humble laboureur s'avance en tremblant vers le comte, et s'écrie d'une voix suppliante : « Pitié, ô monseigneur! pitié pour la sueur du pauvre! »

Le cavalier de droite s'approche, joint ses prières à celles du laboureur. Le cavalier de gauche accourt, excite le rhingrave à passer outre.

En effet, le comte crie au paysan : « Arrière, vil chien, arrière! ou par l'enfer, tu me serviras toi-même de giber. Holà! mes gaillards, sus! sus!... et pour lui montrer que je suis homme de parole, faites claquer vos fouets autour de ses oreilles. »

Ainsi dit, ainsi fait. Le wildgrave, suivi des chasseurs, des chevaux et des chiens, au bruit du cor et des fouets, renverse le laboureur, traverse son champ, et chasseurs, chevaux et chiens écrasent les épis et font fumer le sol sous leurs pas lourds et précipités.

Epouvanté du vacarme qui s'approche, le cerf reprend sa course à travers les champs, les bois et les montagnes, et gagne

une prairie où il va se mêler adroitement au paisible troupeau d'un berger.

Mais les chiens, dans leur poursuite ça et là par la plaine et par la forêt, ça et là par la forêt et par la plaine, découvrent bientôt la piste du pauvre animal. Saisi de crainte, le pâtre se précipite aux pieds du comte. « Pitié, ô monseigneur! pitié! songez qu'ici paissent les vaches de maintes veuves indigentes; épargnez l'unique bien des infortunés! »

Le cavalier de droite s'approche, joint ses prières à celles du berger; le cavalier de gauche accourt, excite le rhingrave à passer outre.

En effet, le comte crie au berger : « Arrière, vil chien, arrière! je voudrais que ces vieilles coquines soient ici sur la meule de tes vaches, et mon cœur se réjouirait de les envoyer toutes aux portes du paradis. « Holà, mes gaillards, sus! sus! taïaut! taïaut! »

Et chacun des chiens attaque le premier objet qu'il rencontre : le pâtre ruisselant de sang tombe déchiré sur le sol; ruisselant de sang, le troupeau tombe pièce à pièce sur l'herbe de la prairie. La chasse continue; mais bientôt la course toujours plus ralentie du cerf lui permet à peine de se soustraire à la cohue meurtrière... souillé de sang, couvert de sueur, il pénètre dans l'obscurité de la forêt, et va chercher asile sous le toit sacré d'un pieux solitaire.

Mais toujours la bande furieuse le poursuivant sans relâche, au fracas des fouets, des cors, des aboyements, des hourrahs répétés, et arrive devant la chapelle. Le saint ermite se présente à la porte. « Retourne sur tes pas, wildgrave, dit-il au comte d'une voix suppliante, ne profane pas l'asile sacré du Seigneur! Déjà gronde sur toi la colère de Dieu... écoute ce dernier avertissement... aie pitié de ce pauvre animal que Dieu prend sous sa protection. Retourne sur tes pas. »

Le cavalier de droite s'approche avec inquiétude, joint ses prières à celles de l'er-



mite. Le cavalier de gauche accourt avec fureur, excite le rhingrave à passer outre.

« Que m'importe la colère de Dieu ! s'écrie le comte en repoussant l'ermite ; je poursuivrais le cerf jusqu'au ciel ! Que ton Dieu et toi s'en fâchent ou non, je ne renonce jamais à mes fantaisies. » A ces mots le wildgrave agite son fouet, sonne du cor et crie d'une voix éclatante : « Holà ! mes gailards, sus ! sus ! »

Mais soudain, il voit disparaître devant lui l'ermite et sa chapelle... il voit disparaître derrière lui les hommes, les chiens et les chevaux... le tumulte, les cris, les rugissements de la chasse se sont changés en un silence de mort...

Epouvanté, le comte cherche du regard ses compagnons de droite et de gauche... personne. Il embouche son cor... il ne peut en tirer un son ; il appelle de sa propre voix... elle reste muette ; il agite son fouet au dessus de sa tête... le fouet retombe et ne claque pas ; il enfonce ses éperons dans les flancs de son coursier... et son coursier reste immobile.

Alors le jour baisse... l'obscurité grandit... une nuit de plus en plus profonde vient environner le rhingrave... un mugissement sourd, semblable à celui des flots lointains, se fait entendre, approche, redouble... et une voix tonnante, éclatant au-dessus de la tête du comte, prononce au milieu du fracas de la tempête cette terrible sentence

« Toi qui pour satisfaire tes passions, as outragé Dieu, et n'as épargné ni les animaux ni les hommes... ta cruauté envers eux et les gémissements de ce cerf t'ont accusé au tribunal où flamboie la torche de la vengeance... Fuis ! monstre, fuis !... que l'enfer et tous ses démons te poursuivent dès à présent jusqu'en l'éternité ; que ton supplice soit la terreur des princes de tous les siècles, qui, pour satisfaire leurs excra-

bles jouissances, ne respectent ni le Créateur ni la créature ! »

La voix cesse de se faire entendre... une lueur jaune comme du soufre vient éclairer le feuillage des arbres de la forêt... le comte se sent frissonner jusque dans la moelle de ses os, une sueur froide couvre ses membres, sa poitrine est oppressée, ses sens se troublent, son âme est anéantie... Le sifflement de l'orage continue, la terre s'ouvre, de ses entrailles s'élève un bras noir et gigantesque dont la main saisit le comte par les cheveux... son cou est tordu... sa face est tournée en arrière... Alors des feux jaunes, bleus, verts, rouges surgissent de terre ; une mer de flammes où fourmillent des monstres hideux, bouillonne autour du wildgrave, et des chiens infernaux, excités par une voix de tonnerre, s'élancent sans nombre de ce gouffre ardent.

Cette apparition terrible réveille le rhingrave de sa stupeur ; il s'enfuit à travers les forêts, les montagnes et les plaines, en jetant des cris lamentables ; mais d'un bout de l'univers à l'autre la meute infernale le poursuit sans relâche avec d'horribles aboyements. Le jour, il entend ces aboyements sous ses pieds, dans les abîmes de la terre ; la nuit, il les entend dans les nuées, au-dessus de sa tête.

Cependant, quelle que soit la rapidité de la fuite qui le pousse en avant, sa face reste tournée en arrière ; il est forcé de voir, excités par la voix du démon, les monstres qui le poursuivent et leurs gueules hâlantes qui s'ouvrent pour le dévorer...

C'est là cette chasse infernale que l'homme, impitoyable dans la poursuite de ses plaisirs, voit avec effroi passer vers l'heure de minuit, et maint chasseur pourrait en rendre témoignage, s'il n'était obligé de garder le silence...

Traduit de l'allemand, par
M^{me} E. BECHER.

ta-
ne
er
ate
lle
ses
ses
....
re
ras
le
....
les
ent
ir-
ne
er-
'é-
nt.
in-
les
ant
'u-
ir-
re-
nts
re;
u-
de
ste
ex-
res
le-
ne,
lai-
de
en-
der
par



Le Louvre et la Bastille.



3^e de la Demoiselle, n^o 1000

A. Schuler d'après Boreau

Imp. par la Revue

*La Vendue formait le caractère de ses enfants sur ce beau diction de la charité
parvenue. Il est le plus oblige!*